

LIVRES



La vie littéraire Page D2
Sylvain Trudel,
Fou de Dieu Page D3
Littérature jeunesse Page D5
Le Bloc-notes Page D7

LE DEVOIR, LES SAMEDIS ET DIMANCHE 9 MAI 1993

LA GÉNÉRATION *stylo* NINTENDO



Les Lettres

Mais oui, à l'heure du Nintendo, les jeunes écrivent, et plutôt bien parfois. Et que leur apprend l'école de l'écriture? À se connaître d'abord, à se rapprocher les uns des autres, si possible à s'éloigner de la détestable réalité, bref, à vivre...

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Maudite jeunesse! Veut plus travailler, croit plus à rien. Une existence bovine, à ruminer ses vidéo-clips et son heavy-métal, les mains dans les poches, à regarder passer les révolutions, la culture (ou ce qui en reste) et les règles d'orthographe, qui foutent le camp. Tse veux dire?

Taux d'analphabétisme, taux d'assistance sociale, taux de suicide, taux de totos. Et les jeunes qui ne lisent pas, qui lisent moins, qui n'écrivent jamais rien.

Attention! Il ne faut pas confondre son propre vieillissement et le rajeunissement perpétuel du monde. Ce monde qui change, et les jeunes itou, mais pour mieux fournir à chaque génération son lot de talents, sa talle de passionnés.

Par exemple Mélissa Leclair, 15 ans, élève du quatrième secondaire au Collège l'Assomption, en banlieue de Montréal. Son texte est reproduit à côté. Elle l'a intitulé *Les mots*, le titre qu'avait déjà choisi Jean-Paul Sartre pour son oeuvre autobiographique.

Mais dans le cas de Mélissa, les mots «torturent», «menacent» et «cognent dans la tête». Et le combat avec eux perdure jusqu'à mort d'homme et de femme, parce que «les mots ne pardonnent pas qu'on les abandonne».

La semaine dernière, ce petit bijou cruellement ciselé a valu à Mélissa Leclair le premier prix de la troisième édition du concours de nouvelles Hugault, organisé par la Fédération du loisir littéraire du Québec.

Elle a devancé tout le monde, et haut la plume, dans la catégorie des moins de 30 ans. Quarante-neuf participants en tout, un second prix à un adulte de 22 ans, le troisième à une personne de 29 ans.

«J'écris depuis que j'ai huit ans, confie la jeune Leclair, jointe à son école, entre deux répétitions d'une pièce de Ionesco. Avant, j'essayais d'imiter ce que je trouvais beau dans les livres. Maintenant, j'invente mes propres histoires.»

Son récit primé est triste comme un monde sans livres. «Je n'ai pas l'habitude du genre noir, dit l'auteure, comme pour s'excuser. Et puis je ne pense pas vraiment que ça arrive dans la vie, je veux dire qu'une fille tue son *chum* à cause des mots qui hurlent dans sa tête.» Mélissa n'aime pas la télé, mais les mots.

Aux âmes bien nées...

Comme Jean-Thierry Bourque, un jeune de Sainte-Foy qui a publié son premier roman à 12 ans chez Fides en 1988 (*Dix-Huit échelons plus bas...*). Son second, intitulé *La caverne d'Ali Babote*, est paru l'année suivante. Deux romans jeunesse, aux histoires presque naïves, mais au vocabulaire recherché, élaboré, presque pompeux.

Sans oublier ces 2000 jeunes qui ont participé à l'aventure de *Lettre à mon cousin*, publié chez Lacombe l'année der-

VOIR PAGE D-4: STYLO

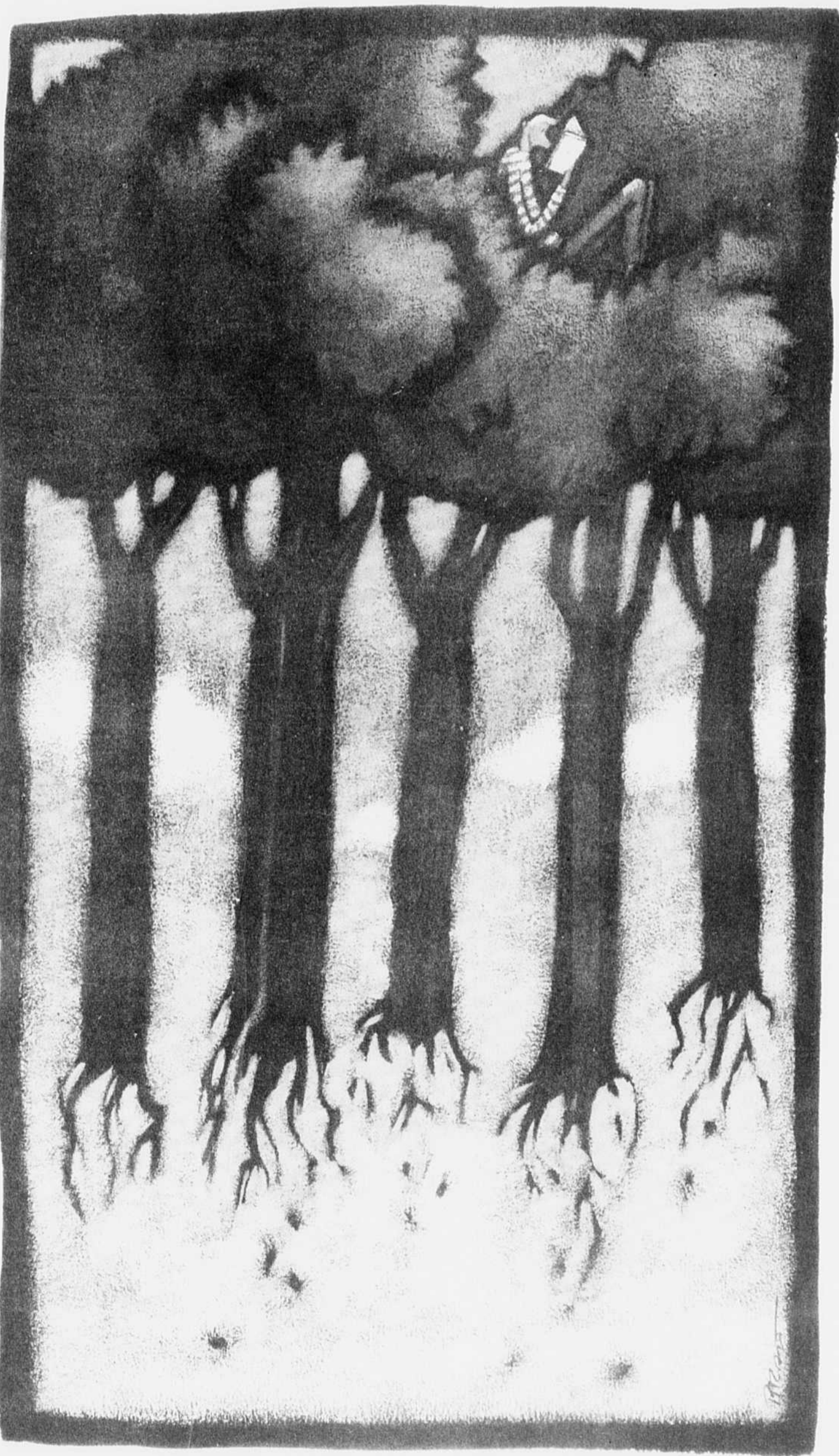


ILLUSTRATION DE PIERRE PRATT TIRÉE DE LA SÉLECTION DE LIVRES QUÉBÉCOIS POUR ADOLESCENTS ET ADOLESCENTES DE COMMUNICATION JEUNESSE (LE CLUB DE LA LIVROMANIE)

Les Mots

À 15 ans, Mélissa Leclair, élève du quatrième secondaire au Collège l'Assomption, remportait samedi dernier avec *Les Mots* le concours Hugault, catégorie jeunesse, organisé par Loisir littéraire du Québec. Nous publions ici ce texte remarquable.

MÉLISSA LECLAIR

«**J**e ne me bats pas pour écrire, je me bats pour être libre. Et tout le temps que je n'écris pas, il y a des mots qui me torturent, qui me menacent, qui cognent dans ma tête. Je n'invente pas mes mots, je les laisse sortir de leur prison, en l'occurrence mon âme. Il y a longtemps que je me bats contre mes mots. D'un long combat d'éternité qui ne laisse pas de temps pour le regret. Je suis féroce avec mes mots, mais ils m'atteignent tout le temps. Chaque fois je saigne, comme si mon âme voulait fuir mon corps par tous les pores de ma peau.

Vague. C'était à l'école, j'avais 15 ans. Je ne savais plus ce qu'était la désintégration. Je ne pouvais pas étudier, les mots cognaient pour sortir. Ils fixaient en parcelles d'âme. Et soudain j'ai su. Désintégration: émission de particules! Radio-activité! Voilà! J'avais une âme radio-active. Et alors j'ai senti qu'elle se désintégrait, et j'ai eu peur, et j'ai crié. J'ai été renvoyée de l'école, avec mes mots qui cognaient et mon âme radioactive.

Divague. Ils sont plus forts que moi mes mots, ils sont plus forts que tout. Un jour ils me vaincront. Ils dévastent tout autour. Un jour ce sera mon tour. Lorsqu'ils trouveront le chemin trop long, de mon âme à ma plume, ils fracasseront ma tête et m'écarteront pour sortir. Ils s'opposent à tout, ils détruisent tout, pourquoi pas moi?

Vague. J'avais 20 ans, j'habitais avec un copain. Ce soir-là mes mots cognaient fort et je n'avais qu'une idée en tête: écrire. J'étais survoltée, obsédée par mon écriture. Et il était entré comme un coup de vent, coup du destin. Il courait partout, cherchait ses vêtements, ne parlait. J'étais trop occupée pour répondre. Il s'était approché, narquois. Il voulait voir mes mots. Je refusai. Il m'arracha la feuille des mains. Alors, en un seul instant, mes mots éclatèrent d'une fureur qu'ils contenaient depuis déjà trop longtemps envers cet étranger qui les bousculait, qui empiétait sur leur territoire, qui les narguait. Et mes mots lui fracassèrent la tête et frappèrent, frappèrent jusqu'à ce qu'il ne bouge plus.

Divague. J'ai encore 20 ans. Tout ça, c'était hier. Tout le monde dit que c'est moi qui l'ai fait. Ce n'est pas moi, ce sont mes mots. Ils pensaient m'avoir. Mais ils ne m'auront pas. Je vais me sauver d'eux. Je vais partir dehors et courir aussi vite, aussi fort que je le pourrai, et après je m'écraserai. Peu importe, je serai libérée. Ils n'arriveront pas à me suivre. Et les gens qui pensent que c'est moi verront bien que je ne suis pas à l'appartement. Il n'y aura que son cadavre et mes mots. Ils seront bien forcés de me croire. Mais mes mots ne doivent pas me rattraper. Je fermerai la porte à double tour et courrai aussi vite que je le pourrai. Je n'en peux plus de vivre avec ces mots, ils m'empoisonnent.»

Elle avait encore ce bout de papier entre les mains lorsqu'on la retrouva, la tête fracassée contre un pilier. Ses mots l'avaient rattrapée et les mots ne pardonnent pas qu'on les abandonne.

10 titres à -25% dans nos 3 librairies

<p>Pas d'admission sans histoire</p> <p>Rég.: 19,95 \$ 14,95 \$</p>	<p>Coco</p> <p>Rég.: 24,95 \$ 18,70 \$</p>	<p>Le petit sauvage</p> <p>Rég.: 24,95 \$ 18,70 \$</p>
<p>Jessie</p> <p>Rég.: 27,95 \$ 20,95 \$</p>	<p>Comment nourrir les oiseaux</p> <p>Rég.: 29,95 \$ 22,50 \$</p>	<p>Guide du jardinage et de l'aménagement</p> <p>Rég.: 34,95 \$ 26,20 \$</p>
<p>S'affranchir de la honte</p> <p>Rég.: 24,95 \$ 18,70 \$</p>	<p>Vie, mage... dangereux</p> <p>Rég.: 17,95 \$ 13,50 \$</p>	<p>Joyaux</p> <p>Rég.: 17,95 \$ 13,50 \$</p>

Et aussi, 15% sur toute la marchandise en magasin et sur toutes les commandes spéciales, sauf manuels scolaires.

RAFFIN 6722, ST-HUBERT MONTREAL 274-2870

RAFFIN GALERIES RIVE NORD REPENTIGNY 581-9892

RAFFIN DANIEL-JOHNSON LAVAL 682-0636

jusqu'au 16 mai

LIVRES

ENTRE LES LIGNES

Paris côté ombre

Des esprits étroits et plats comme une rue à sens unique

RUE DE LILLE

Mavis Gallant, traduit de l'anglais
par Pierre-Edmond Robert,
éd. 10/18, 239 pagesODILE
TREMBLAY

Il y a comme une rumeur discrète attachée aux pas de Mavis Gallant. Une rumeur entretenue par ses fidèles admirateurs, mais sur un mode mineur, sans remous, ni scandales, ni révélations. Elle est de celles qui se font un nom petit à petit, avec des sourdines imméritées. Question de personnalité, sans doute. On suppose avec un peu de tristesse que sa vraie gloire sera posthume. D'ici là, chaque fois que sort un des recueils de nouvelles de la Canadienne à Paris, la critique se réveille, en dit grand bien, avant un nouvel assoupissement général. Mavis qui? Les francophones la connaissent encore mal. À Montréal, elle n'a pas la notoriété de ses compatriotes, les Alice Munro, les Margaret Atwood, qui ont fini par nous imposer que oui, il existe une littérature canadienne anglaise forte, même quand elle s'écrit de l'autre côté de l'Atlantique.

Il fallait le hasard d'une réédition pour trébucher encore sur Mavis Gallant. 10/18 vient de sortir en livre de poche *Rue de Lille*, qui faisait l'objet d'une première traduction française en 1988. Depuis 40 ans qu'elle est Parisienne d'adoption, et là réside peut-être la cause de son statut flottant, elle n'écrit toujours qu'en anglais.

Si bien que la percée de Mavis Gallant se joue en trois temps, comme une valse... 1- D'abord, elle publie en anglais sous les bravos de l'Angleterre et de l'Amérique. 2- Puis, des années plus tard, elle est traduite en français et la France lui lève son chapeau. 3- Par la suite, la sortie en poche de ses oeuvres sera, du moins espérons-le, l'occasion d'un réveil du Québec qui saluera enfin Mavis Gallant comme sienne. Après tout, elle est née, elle a été élevée au Québec.

Mavis Gallant se tient à un confluent d'influences. Née à Montréal en 1922, d'un père britannique et d'une mère américaine, elle a fait ses études en français dans une école catholique, avant de partir vivre à Toronto, à New York puis de s'exiler définitivement en France. Apa-

tride? Elle refuse l'étiquette. «Mes racines sont à Montréal», assure-t-elle.

Si Mavis Gallant aime tant la nouvelle, et délaisse le roman, c'est que la concision du texte bref répond à la netteté de son style. «Les idées arrivent, avec la tête et les pieds, dit-elle. Quand ça dépasse, c'est un roman». Or, chez elle, justement, rien ne dépasse. Ni un mot, ni une image. On reste abasourdi devant la maîtrise, la concision, la justesse de son langage.

Elle a un humour décapant qui tourne au cynisme, sur une sorte de douleur pudique circulant sous les descriptions brèves, parfois dévastatrices, d'une cruauté qui donne froid dans le dos. Mavis Gallant assassine ses personnages. Elle les tue en les

laissant vivre, mais en leur retirant tout espace pour cultiver leur bonne conscience, ou même pour se rêver un avenir ne serait-ce qu'honorable. Demain est bouché. Reste la voie minable que ses anti-héros empruntent gaillardement. «Elle avait un esprit étroit et plat comme une rue à sens unique bien entretenue», écrit-elle d'un personnage. On ne s'envole pas très haut «emmanchée» si petit, comme dirait l'autre.

Rue de Lille constitue peut-être son oeuvre la plus française. Au hasard de ses voyages, le nouvelliste avait beaucoup parlé des exilés d'Europe de l'Est, beaucoup évoqué la dernière guerre. *Rue de Lille* reprend les mêmes thèmes, mais en les rendant plus parisiens et contemporains (quoique le recueil, dans sa version anglaise, date quand même de 1979).

Tous ses personnages habitent un Paris un peu franchisé, le milieu des galeries d'art souvent, parfois de la littérature, mais du côté opposé au soleil. Ce sont des semi ratés, ou, comme elle l'explique, des gens qui «d'une manière ou d'une autre ont réussi la difficile traversée vers la notoriété pour finir du mauvais côté de la plage». Des personnes qui savent qu'elles sont «en train de vieillir, de manière irréversible, de minute en minute». Il y a le grand fils, dont les parents lisent toutes les lettres, le propriétaire de galerie qui se fait voler sa vedette, l'écrivain de seconde zone floué par un inspecteur des finances. Et toujours, ce regard d'entomologiste que Mavis porte sur eux, si brillant, si amer. Chez Mavis Gallant, les couples ne s'écroulent pas, ils s'éteignent, tombent bêtement en panne, faute de passion, d'élan, de carburant: «Il avait souvent constaté que les amours, les mariages meurent entre sept et huit, l'heure où il pleut et où, de plus, il n'y a pas de taxis».

Certains critiques reprochent à son style sa sécheresse. Une sécheresse d'origine morale, pour ainsi dire. Il est vrai que sa prose chirurgicale, expurgée de détails, n'a pas le velouté de celle des écrivains qui sont nés pour le bonheur. On dirait que la joie lui a échappé. Je l'avais interviewée l'an dernier, lors d'un de ses passages éclair à Montréal et en m'entendant évoquer son pessimisme, elle avait levé un sourcil triste: «Pessimisme? Non. C'est juste la vie qui est comme ça...» Mélancolique Mavis Gallant.

Mavis Gallant, attablée ici à un bistro, livre avec *Rue de Lille* son oeuvre la plus parisienne.LA VITRINE
DU LIVREÉTHIQUE DE LA MORT ET DROIT À LA MORT
Jean-Louis Baudouin et Danielle Blondeau
PUF, 127 pages

Nous vivons décidément à une drôle d'époque. Songez-y: on en est arrivé au point de voir la mort comme un échec médical et technologique! L'ouvrage relie le développement de cette singulière conception aux fondements de notre société technocratique, montre comment on a éliminé le contrôle de l'individu sur sa propre mort, jusqu'à lui faire perdre tout sens profond et métaphysique de l'ultime étape de toute existence. L'ouvrage plaide finalement pour la réinsertion sociale de la mort dans la vie de tous les jours, malgré notre société «égoïste et hédoniste». Le tout est présenté dans une perspective philosophique et légale puisque Baudouin est juge à la Cour d'appel du Québec tandis que Blondeau enseigne la bio-éthique à l'École des sciences infirmières de l'Université Laval.

PORTRAITS DE FAMILLES PIONNIÈRES
Robert Prévost
Libre Expression, 315 pages

L'auteur a retracé l'histoire de 50 familles québécoises. Et, comme le jeu des alliances fait que chacune de ces familles en évoque plusieurs autres, l'ouvrage s'intéresse finalement de près ou de loin à plus de 1500 noms. Chaque portrait est accompagné d'illustrations (114 photos en tout) et le premier chapitre initie à la recherche généalogique.

DES SAUVAGES

Samuel de Champlain,
texte présenté par Alain Beaulieu
et Réal Ouellet, éditions Typo, 282 pages

Cette édition maniable et accessible vient combler un vide immense. Elle présente la première des *Oeuvres de Champlain*, le témoignage le plus important sur la reprise de la colonisation française en Amérique, au début du XVII^e siècle. On y apprend que Champlain cherche encore le passage vers la Chine, mais qu'il ébauche tout de même une première stratégie coloniale française axée sur l'exploration et la traite des fourrures. Il s'attarde aussi sur les bouleversements considérables survenus chez les populations amérindiennes de la vallée du Saint-Laurent depuis la venue de Jacques-Cartier. L'édition est complète, avec introduction savante, notes, bibliographie et index.

GÉOGRAPHIE D'AMOUR

Jean O'Neil, Libre Expression, 255 pages

Un voyage au fil du grand fleuve, et même au-delà, «escalier liquide qui descend du milieu de l'Amérique du Nord», «rue principale de ce pays depuis la nuit des temps», de Montréal à Tadoussac, de Saint-Benoît-du-Lac à L'Anse-au-Loup «une échancre dans le littoral du Labrador». Trente-trois textes au coeur d'un pays et de ses gens, «car, comme le fleuve, nous avons nos marées, nos vagues, nos îles et nos grèves».

GENS DU WORD

Maxence Van des Meersch
Presses de la Cité, Omnibus, 1220 pages

L'oeuvre maîtresse d'un romancier catholique et populiste, présentée comme «un superbe acte de foi en l'humanité». L'épopée d'un peuple et d'une région, la Flandre, qui donnent beaucoup, qui souffrent beaucoup. Une ode à son ciel trop bas, rempli de nuages, à son vent «qui passe comme une vague sur les avoines et les herbage», à sa terre «jalonnée de lignes de saules et de tilleuls», à la vie grouillante de ses rues, à ses hommes et à ses femmes «plus forts que toutes les lâchetés, les bassesses et les souillures». S.B.

LA VIE
LITTÉRAIRE

STÉPHANE BAILLARGEON

Les Prix du livre Christie

La courte échelle sort grande gagnante du côté francophone des lauréats du quatrième Prix du livre M. Christie, dévoilés hier. Le gros problème du petit Marcus de Gilles Gauthier mérite un premier prix à la maison dans la catégorie «8 ans et moins». Le second appartient à Dominique Demers, pour *Un hiver de tourmente*, dans la catégorie des «9 à 14 ans». Finalement, Dominique Jolin l'emporte pour ses «illustrations» de l'album *C'est pas juste!* publié par les éditions du Raton Laveur. Chaque gagnant reçoit une bourse de 7500\$.

L'annuel Livrélus

Livrélus, lancé la semaine dernière, vient en quelque sorte combler le vide laissé par la disparition de la sélection internationale de livres pour la jeunesse de la revue *Protégés-vous*. Le nouveau guide de référence recense 356 ouvrages sélectionnés à partir d'un échantillonnage de 1288 livres.

L'édition 1993 comprend deux sections distinctes, une pour le documentaire (science de la vie, technologie, sciences humaines, etc.), une pour la fiction (abécédaires, bébé-livres, contes, légendes et fables). Chaque fiche analytique comporte un résumé suivi d'une appréciation. La sélection de romans et de premières lectures est reportée au numéro *Livrélus 94*. La publication est parrainée par l'Association des professeurs de sciences du Québec.

Le mensuel Lectures

Montréal aura bientôt son tabloïd-livre. *Lectures*, un mensuel entièrement consacré à l'actualité littéraire québécoise et étrangère. Le premier numéro du petit nouveau devrait sortir des presses en septembre, avec la tournée d'automne des maisons d'éditions.

André Lemelin et Josée Roy, deux membres de *Stop*, la revue de la nouvelle, sont aux commandes du projet. Ils ont plongé en constatant qu'il n'existait rien de semblable au Québec. «On a fait des études, le terrain est vierge», résume Mme Roy.

Chaque numéro comprendra une cinquantaine de courts compte-rendus (pas des critiques), une moitié sur de nouveaux romans, une autre sur le reste (livres pratiques, beaux-arts, etc.). On proposera aussi une entrevue avec une personnalité littéraire, un dossier thématique, une analyse approfondie du «livre du mois» et même une section intitulée «Droit de parole», donnant la réplique à un auteur critiqué.

Cet espace de *Voix* spécialisé dans le livre sera gratuitement disponible dans plus de 200 endroits de la région de Montréal (librairies, bistros, bars, bibliothèques...).

Les éditeurs CF

On est en plein dans la quinzième promotionnelle des littératures canadiennes d'expression française. Durant deux semaines, jusqu'au 15 mai, le regroupement des éditeurs canadiens veut permettre aux Québécois de se familiariser avec les oeuvres des auteurs de l'Acadie, de l'Ontario et des Prairies.

L'organisme a été mis sur pied en 1989 comme plateforme d'échanges et de coopération entre les éditeurs à l'extérieur du Québec. L'organisme regroupe une quinzaine d'éditeurs, dont dix de livres (Éditions d'Acadie, Prise de parole, Le Nordir, Perce-Neige...) et cinq de périodiques.

Plus d'une vingtaine de librairies d'un peu partout au Québec participent à l'événement. Pour l'occasion, elles offrent l'occasion de découvrir plus d'une trentaine d'échantillons de la production littéraire franco, par exemple *Pont sur le temps*, des nouvelles de Maurice Henrie, *Rendez-vous à Hong Kong*, un roman de Jean-Louis Grosmaire et plusieurs recueils de poésie, genre particulièrement prisé hors-Québec.

PLAISIR
de
LIRE

Animatrice: Danièle Bombardier

Frissons à la Une cette semaine à "Plaisir de lire"...

Le policier est un genre peu exploité par nos écrivains mais il y a des irréductibles comme mon invité, Jean-Marie Poupart, qui vient de publier "Bon à tirer" un polar tissé sur le drame d'une vengeance d'écrivain et dont l'action se situe dans le milieu de l'édition.

Jean-Marie Poupart trace-t-il la voie du nouveau polar québécois? Les écrivains d'ici ont-ils la hargne si longue contre leurs éditeurs qu'ils en feraient un genre littéraire?

En tout cas, Jean-Marie Poupart n'est pas un violent; rassurez-vous éditeurs et critiques littéraires, il ne vous fantasmara morts, défaits ou confondus sur que papier.

Jean-Marie Poupart est passionné par le policier comme lecteur et comme écrivain. Il avoue une fascination pour la violence, la mort mais avant tout pour la logique qu'exige le genre.

Ma lectrice cette semaine écrit aussi des polars et des romans pour les jeunes. Elle est une lectrice assoiffée d'intrigues et de sang, pour mettre un peu de piquant... Elle nous parle cette semaine, entre autres, d'Elisabeth George, de Joseph Hanssen et des psychopathes, un thème qu'elle entend exploiter dans son prochain roman policier tout comme Jean-Marie Poupart, d'ailleurs.

Et pour alléger cette émission "noire" en cette fête des mères, je vous parlerai d'un des plus beaux livres qu'un fils ait écrit sur sa mère: "Le livre de ma mère", d'Albert Cohen.

PLAISIR DE LIRE
Le dimanche à 19 h 30

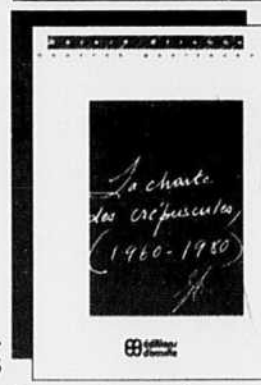
L'autre télé. L'autre vision. Radio Québec

IMPORTÉES
de l'Acadie

ROMAN

Oasis
Charles Pelletier139 p.
14,95 \$

POÉSIE

La charte des crépuscules
(1960-1980)
Gérard Étienne225 p.
19,95 \$

JEUNESSE

Grandir à Moncton
Yves Cormier214 p.
11,95 \$

PLEIN AIR

Le guide des sentiers
de randonnée du N.-B.
Marianne et H. A. Eiselt232 p.
9,95 \$

Montréal: Agence du livre, Champigny, Demarc (Fleury), Librairie Papeterie Dimension, Ducharme, Flammarion (Brossard et Laurier), Le Fureteur et du Square. Québec: Générale Française, Liberté, du Nouveau Monde et Pantoufle. Outaouais: de la Capitale et Trillium (Ottawa), du Centre (Vanier), Demarc (Hull), Vermillon (Orléans). Mauricie: Clément Morin (Cap-de-la-Madeleine, Shawinigan et Trois-Rivières). Sherbrooke: Bibliothèque et Librairie de l'Université de Sherbrooke.

C.P. 885, Moncton, (N.-B.)
E1C 8N8Téléphone : (506) 857-8490
Télécopieur: (506) 855-3130DONNEZ-MOI
DES AILESSOCIÉTÉ
PROTECTOR
ENFANTS
FRANCO-AMÉRI-
CAINS DU QUÉBEC1200, Avenue de la Seigneurie
Montréal, Québec H3T 1P1
Téléphone: (514) 393-1111Des littératures d'expression
françaiseIMPORTÉES
de l'Acadie
de l'Ontario
des Prairiesriches
uniques
exotiquesLE DEVOIR En collaboration avec
le quotidien Le Devoir

LIBRAIRIES PARTICIPANTES :

- Librairie Agence du livre
- Librairie Champigny
- Librairie Demarc (Fleury)
- Librairie Papeterie Dimension
- Librairie Ducharme
- Librairie Flammarion (Brossard)
- Librairie Flammarion (Laurier)
- Librairie Le Fureteur
- Librairie du Square

LIVRES

POÉSIE

LIVRES JAUNIS



GILLES ARCHAMBAULT

Ce qui nous manque

LE MÉTIER DE VIVRE
Cesare Pavese, Gallimard, Paris, 1958

Quand je me suis procuré *Le Métier de vivre*, il y a trente ans, c'est à cause du texte que l'on retrouve en quatrième de couverture. Il y fait mention du suicide de Pavese. A quarante-deux ans, peu de temps après avoir reçu le prix Strega, il s'enlevait la vie dans une chambre d'hôtel.

Si depuis ce temps j'ai souvent ouvert ce livre, qui est un de ceux qui m'ont le plus nourri, c'est sûrement à cause de cette note du 3 février 1941: «Au fond, le secret de la vie, c'est de faire comme si nous avions ce qui nous manque le plus douloureusement.» Et plus loin: «Se convaincre que tout est créé pour le bien, que la fraternité humaine «existe» — et si ce n'est pas vrai, qu'importe? Le réconfort de cette vision consiste dans le fait d'y croire, non dans celui qu'elle soit réelle.»

Pavese avait cru au communisme. Sa désillusion fut graduelle. De même connut-il dans ses relations féminines des déconvenues qui le conduisirent à une misogynie qu'il ne chercha bientôt plus à camoufler.

Le Métier de vivre témoigne d'une constante cohabitation avec la douleur. Rarement journal aura-t-il été écrit avec une telle lucidité.

L'homme qui était écrivain reconnu, intellectuel engagé, éditeur éclairé, initiateur en Italie de la littérature américaine, s'analysait sans cesse.

Ses confessions démontrent l'impossibilité qu'il ressentait de communiquer avec ses semblables. Un mur s'élevait qu'il ne parvenait pas toujours à franchir. S'il se livre de façon si entière dans cet écrit autobiographique, c'est par défaut de pouvoir accéder aisément à la vie.

Son geste définitif, il ne l'accomplit le 27 août 1950 qu'à la suite d'une lente réflexion. Toute sa vie, Pavese songea au suicide. Dès 1936, il écrivait: «C'est seulement ainsi que s'explique mon actuelle vie de suicidé. Et je sais que je suis pour toujours condamné à penser au suicide devant n'importe quel ennui ou douleur. C'est cela qui me terrifie; mon principe est le suicide, jamais consommé, que je ne consommerai jamais, mais qui carresse sa sensibilité.»

Le mot «sensibilité» est peut-être le mot clé de cette entreprise de vie et d'écriture. Pavese avait à un rare degré la faculté d'être blessé par les gens qu'il rencontrait. La lente confiance que nous livrent les pages du *Métier de vivre* serait lassante s'il n'y avait ce besoin inassouvi de fraternité. L'auteur commente à l'occasion certaines lectures, évoque avec pertinence Shakespeare, mais c'est lui qui est le sujet exclusif du livre. Lui et personne d'autre. A nous de chercher à entrer dans son propos.

Pour ce faire, il ne faut pas craindre de s'impregner de réflexions troublantes. «Quand on souffre, on croit que, par delà ce cercle, le bonheur n'existe pas; quand on ne souffre pas, on sait que le bonheur n'existe pas, et l'on souffre alors de souffrir parce qu'on ne souffre rien.»

Je ne savais pas en 1963 que je reviendrais à ce livre avec une si étonnante fidélité. Il est de ceux qui vous imprègnent pour la vie. C'est peut-être la seule fraternité que soit accessible à l'écrivain. Tant mieux s'il a l'envergure de Pavese.

NOIR DÉJÀ
Louise Dupré, *Le Noir*, 1993,
92 pages (avec quatre tableaux
de Nycol Beaulieu)

FRANÇOIS DUMONT

Les livres de poésie de Louise Dupré — citons *Chambres* (1986) et *Bonheur* (1988), publiés aux Éditions du remue-ménage — sont toujours très construits. Aux charmes de l'excès ou de la gratuité est préféré le déploiement d'un travail mesuré, qui accepte de courir les risques de la fabrication et qui renonce aux trouvailles désordonnées.

Ce renoncement aux facilités de l'«inspiration» donne ici des résultats convaincants, me semble-t-il, du moins si l'on accepte de dépasser une première impression de froideur abstraite.

Car, au premier abord, *Noir* déjà paraît bien abstrait, surtout en ce qui concerne le lexique. L'«aube» et l'«horizon» du tout premier vers, par exemple, désignent l'idée de com-

mencement et l'idée de fin bien davantage qu'un moment et un lieu particuliers («l'aube est une abstraction», est-il confirmé un peu plus loin, «qu'on imagine / contre les vérités / sous les yeux»). Il en est de même pour la «nuit» ou pour le «sol», qui sont d'abord et avant tout des emblèmes de ce «réel» tenu à distance.

Dans cette nuit abstraite, pourtant, apparaissent les clartés et les couleurs du monde concret. Ces apparitions sont rares et pâles, et c'est ce qui, paradoxalement, leur confère un relief particulier.

La «mineur du jour» laisse paraître, notamment, un «tu» discret, par ailleurs souvent masqué par le «nous» ou le «on». «L'autre» est ici tout le contraire d'une abstraction: sa présence, bien qu'elle soit furtive et bien que les visages soient volontiers «sans contours», résiste à la noirceur envahissante, à ce «tableau noir» qui tend si fortement à la «nature morte».

En fait, plutôt que d'un tableau, il faudrait parler d'une suite de tableaux ou de variations sur le noir.

Ces tableaux sont regroupés en quatre sections: «Terre d'ombre», «Au fond de la lumière», «Certains novembres» et «Trou de silence». Entre ces sections apparaissent des groupes d'«Instantanés», courts textes titrés qui figurent bien le caractère fugitif de toute victoire sur le noir. Parmi les «Instantanés» sont efficacement intégrées des reproductions de tableaux (au sens propre, cette fois) de Nycol Beaulieu et il faut souligner encore le travail éditorial des Éditions du Noir qui ont veillé à ce que tout concorde sobrement dans ce beau livre.

La forme des textes est invariablement le poème en vers libres. Les moments privilégiés de la confrontation sont les crépuscules du matin et du soir, brefs et évanescentes, et la nuit, longue et prégnante. Et ce qui résiste toujours est, on s'en doute bien, la mort, la «certitude / beante des cimetières».

Le thème n'est pas nouveau, c'est entendu. La mort, qui obsède la poésie depuis toujours, se trouve par

exemple au centre de plusieurs grands recueils de poésie québécoise, dont *Le Tombeau des rois* d'Anne Hébert, *Dans le sombre* de Fernand Ouellette, *L'En dessous l'admirable* de Jacques Brault, *Autoportraits* de Marie Uguay, ou *Dernier profil* d'Alphonse Piché.

Noir déjà se distingue de cette famille à cause, précisément, de son caractère abstrait. On pourra y voir une insuffisance. Pour ma part, j'y ai plutôt vu l'occasion d'une lecture active: une lecture qui demande aux lecteurs et lectrices de projeter leurs propres lumières sur leur propre obscurité, tant il est vrai qu'il n'y a «aucune comparaison possible / entre deux froissements de noir».

Je ne veux pas dire que Louise Dupré nous a laissé tout le travail. Je dirais plutôt qu'elle a veillé à ne pas garder pour elle le dernier mot. À la lecture de son livre, je me suis dit que s'il est bon de s'approcher de la réalité par la poésie, il est aussi, parfois, utile de s'en abstraire, le temps de la mesurer dans toute son opacité.

STYLO

Des talles de talents jeunesse

SUIITE DE LA PAGE D-1

nière. Une cinquantaine de lettres touchantes, souvent pour confier à son auteur préféré que vivre, décidément, c'est difficile, mais que l'oeuvre adorée était comme une bouée dans la tempête. «Jamais de ma courte vie je n'aurais cru les mots aussi puissants», écrit Ève, qui a le même âge que Mélissa.

On tombe parfois sur des talles de talents jeunesse. Il y a deux semaines, la Polyvalente P.G. Ostiguy de Saint-Césaire lançait un recueil de contes et de nouvelles intitulé *L'Insolite*. Une dizaine de textes d'élèves de deuxième cycle du secondaire, sélectionnés parmi des dizaines d'autres, produits dans le cadre des cours de français. De l'ouvrage de qualité, d'autant plus que ce sont les élèves de cette école du secteur public qui ont le mieux «performé» à l'écrit lors des examens du ministère en juin 1992 dans la grande région métropolitaine.

À lui seul, le Collège Régina Assumpta de Montréal a envoyé une trentaine de participations au concours Hugault. Deux jeunes filles de 15 ans fréquentant l'institution ont récolté des mentions. Souvent, un maître, au sens ancien du terme, est à l'origine de cette vague de talents. Qui a dit que les professeurs ne professaient plus?

Scribouille et barbouille

Un sondage effectué en 1989 pour le compte des Affaires culturelles révélait qu'environ 21% des Québécois, jeunes et vieux, pratiquent la création littéraire sous une forme ou l'autre, tiennent leur journal intime, entretiennent une correspondance, scribouillent et barbouillent à qui mieux mieux.

Le ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche du Québec subventionne d'ailleurs une vingtaine de manifestations littéraires dites de «la jeune relève amateur», celle de 12 à 30 ans. Ainsi, la Fédération du loisir littéraire, qui a vu ses subventions diminuer comme peau de chagrin au cours des dernières années, récolte 3500 \$ pour organiser son concours Hugault.

L'organisme est le plus important du genre



au Québec. Son objectif noble: faire partager le plaisir de lire et d'écrire, tout simplement. Environ 2000 personnes de tout âge sont inscrites au Loisir littéraire, dont 350 membres individuels. Le reste vient des groupes culturels, des bibliothèques, des polyvalentes et des cégeps.

Ce n'est pas d'hier que les jeunes écrivent au Québec. La Fédération du Loisir littéraire a pris la relève des Jeunesses littéraires du Canada Français (JLC), mises sur pied à Montréal par sa sœur Paulette Chevrier en 1961, une moudue de littérature québécoise qui a su transmettre sa passion à ses ouailles. Sous sa houlette fleurissaient discussions, animations, rencontres, séances d'écriture. Cinq ans après leur naissance, les JLC comptaient déjà 43 groupes à travers tout le Québec.

Loin de l'héritière de cette lignée, Melissa Leclair vient de recevoir son premier prix. Hélas, elle rêve de devenir psychiatre. Souhaitons qu'elle change d'avis et garde la plume... «Je vais continuer à écrire confie-t-elle. Mais je ne veux pas forcer, parce que j'ai peur de devenir poète si je me presse trop. Et puis écrire, c'est pas payant...»

VITRINE JEUNESSE

LA DOMPTEUSE DE OUAOUARONS
Lucie Papineau, *Boréal junior*
(pour les 8 à 12 ans)

«Si tu ne veux plus que les garçons soient ouaouarons, l'as juste à les embrasser, et ils se transformeront en princes!» Voici le judicieux conseil que donna Lulu à sa grande sœur Marcelle, alias dompteuse de perruche, alias dompteuse de rêves. La voici qui se lance alors dans une série d'expériences absolument scientifiques sur le baiser.

Gonfle d'imagination et d'exagérations cocasses, le récit est divertissant. La «manipulation» des cobayes occupe toutes les pensées de Marcelle qui casse toujours autant de sucre sur le dos de sa sœur, mais la respecte plus qu'elle ne le dit.

LE LÉOPARD À LA PEAU DE BANANE
Rény Simard, *Boréal junior*
(pour les 9 à 12 ans)

Monsieur Spot veut ajouter à sa collection d'animaux le légendaire léopard à la peau de banane. Sans autre forme de procès, il envoie le jeune Barthélemy à sa recherche dans son avion personnel. Deux jours, six ratées et quatre panes d'essence plus tard, il atterrit en Afrique dans un chargement de bananes.

Écrit sous le signe de l'humour absurde, le récit est plus tordu qu'

tordant. Le texte regorge de jeux de mots, de blagues (certaines en anglais), de références à des événements que seuls les adultes pourront saisir. L'auteur, qui manipule la logique à son gré, si bien que l'on ne peut mesurer le danger ni voir venir quoi que ce soit, fait preuve d'une méconnaissance grave de son public. Il n'est pas suffisant d'avoir une créativité débordante pour écrire pour les jeunes.

RODOLPHE STIBOUSTINE
Jacques Benoit, *Boréal junior*
(pour les 9 à 12 ans)

Avec un père porté sur la bouteille et une mère portée sur la bouffe, Rodolphe, 13e enfant de la famille, tente de mener une vie normale malgré sa taille minuscule: il mesure sept pouces et pèse sept onces.

Si certaines incohérences peuvent agacer (il est difficile d'imaginer comment Rodolphe, mesurant sept pouces, peut être emporté dans la gorge et dans l'estomac de son père, à son insu), les situations présentent suffisamment d'intérêt et d'originalité pour maintenir l'attention. Le style est cependant précieux, sophistiqué, farci d'expressions anciennes et souvent au passé simple, ce qui rendra sa lecture ardue même aux lecteurs les plus habiles.

Gisèle Desroches

La dompteuse de Ououarons



BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ
bOUTIQUE
DU LIVRE

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1 LE 4ÈME ROI MAGÉ, de Jacques Désautels — Quinze
- 2 LUMIÈRE DES OISEAUX, de Pierre Morency — Boréal-Seuil
- 3 SEPT LACS PLUS AU NORD, de Robert Lalonde — Seuil
- 4 VIE, RAGE... DANGEREUX, de Richard Garneau — Stanké

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1 JUDITH JASMIN, de Colette N. Beauchamp — Boréal
- 2 MA VIE COMME RIVIÈRE, de Simone Monet-Chartrand — Remue-Ménage
- 3 UNE GÉNÉRATION BOUC ÉMISSAIRE, de J. Grand'Maison et Solange Lefebvre — Fides

ROMANS ÉTRANGERS

- 1 DOUZE CONTES VAGABONDS, de Garcia Marquez — Grasset
- 2 LE PETIT SAUVAGE, de Alexandre Jardin — Gallimard
- 3 LE CHANT DES INSENSÉS, de Henri Troyat — Flammarion
- 4 BELLE-GRAND-MÈRE, de Janine Boissard — Fayard

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1 LA RÉPUBLIQUE DES SATISFAITS, de J.K. Galbraith — Seuil
- 2 LA NUIT DES BALEINES, de Diane Ackerman — Grasset
- 3 SAUVER LA PLANÈTE TERRE, de Al Gore — A. Michel

LIVRE JEUNESSE

- 1 ATLAS JEUNESSE DES GRANDES DÉCOUVERTES — Seuil

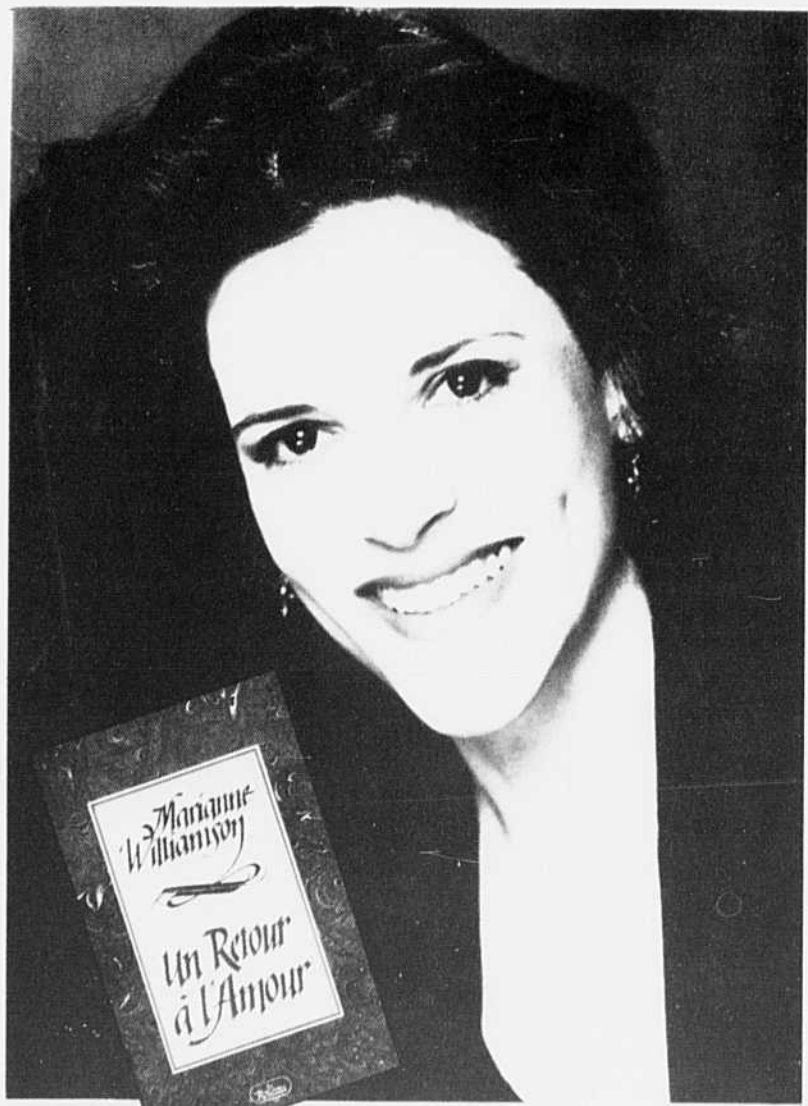
LIVRES PRATIQUES

- 1 BIEN MANGER SANS SE SERRER LA CEINTURE, de M. Breton — Éd. de l'Homme
- 2 GUIDE DU JARDINAGE ET DE L'AMÉNAGEMENT PAYSAGER AU QUÉBEC, de Benoit Prieur — Éd. de l'Homme

COUPS DE COEUR

- 1 LES PLAINES D'ABRAHAM - LE CULTE DE L'IDÉAL, de Jacques Mathieu et Eugen Kedl — Septentrion

Place Sainte-Foy, 2450 boul. Laurier, Sainte-Foy, Qué., G1V 2L1 (418) 651-4935



Greg Gorman

UN RETOUR À L'AMOUR
de Marianne Williamson
Réflexions sur les principes énoncés dans
Un Cours sur les miracles295 pages
24,95 \$

ÉDITIONS DU ROSEAU

GRANDE VENTE
PRÉ-INVENTAIRE

DU 10 AU 30 MAI 1993

REMISES

20% - 25% - 30%

Sur presque tout l'inventaire

Livres - cassettes - compact disque - partitions musicales
cartes de souhaits - images et posters

Pas de facturation. Marchandise en stock seulement.

Nous serons heureux de vous accueillir.

Heures d'ouverture :
9h30-17h30 tous les jours; 10h - 16h le samedi

SERVICE DE DOCUMENTATION PASTORALE

312, Sherbrooke Est
Montréal P.Q. Canada H2X 1E6
Tél. (514) 844-1753 Fax (514) 844-6503

LIVRES

LITTÉRATURE
JEUNESSE

Umberto Eco au pays des enfants

L'éclectique, omnivore et boulimique, à l'assaut d'une nouvelle planète

DOMINIQUE DEMERS

À un journaliste curieux de savoir comment il était passé de la sémiologie à l'écriture romanesque, Umberto Eco a déjà répondu: «Comme on passe de son travail de médecin ou d'avocat le jour à faire l'amour pendant la nuit.» Depuis, l'auteur du *Nom de la rose* et *Le Pendule de Foucault* a publié trois albums pour enfants traduits en français chez Grasset. Mais soyez prêts à tout si vous lui demandez pourquoi.

À 50 ans, Umberto Eco, esthéticien, médiéviste, sémioticien et journaliste a écrit son premier roman, *Le Nom de la rose*, tiré à 15 000 exemplaires. Depuis, l'oeuvre a été traduite en 27 langues, vendue à plus de 10 millions d'exemplaires et adaptée au grand écran. Ceux qui connaissent bien l'illustre théoricien, auteur de *L'Ouvre ouverte*, n'avaient pas été si surpris de le voir brusquement changer de camp. Le drôle de zigoto n'avait-il pas déjà dirigé, chez Bompiani, des collections de philosophie, de bande dessinée et de best-seller en plus de tater du côté de la télé? Mais surtout, Eco l'éclectique, omnivore et boulimique, s'amusait depuis des lunes à passer de Roland Barthes à Brigitte Bardot, de James Joyce à James Bond et de Thomas d'Aquin à la petite Mafalda de Quino.

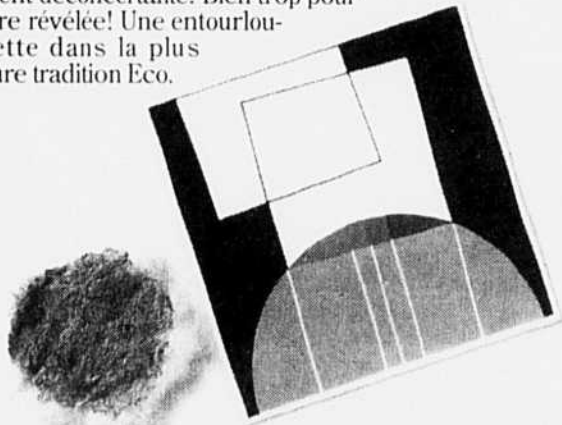
À 60 ans, Umberto Eco semble bien décidé d'envahir une nouvelle planète: les livres pour enfants. Après deux premiers albums, *La Bombe E II Generale* (*La Bombe du Général*) et *Il Tre Cosmonauti* (*Les Trois cosmonautes*), parus en Italie en 1988 et fort bien reçus dans de nombreux pays depuis, Eco récidive avec *Gli Gnomi di Gnu* (*Les Gnomes de Gnu*), le plus réussi des trois, sur des images d'Eugenio Carmi, complice depuis le début de cette nouvelle aventure.

Les disciples d'Eco retrouveront les grandes préoccupations du libre penseur dans sa série pour enfants. Des moines catholiques du *Nom de la rose* à l'empereur colonialiste des *Gnomes de Gnu* en passant par les groupes occultes du *Pendule de Foucault* une même menace pèse sur l'humanité: la soif du pouvoir. *Les Gnomes de Gnu*, nous livre un Eco entier, tout à la fois sémioticien et écrivain, esthéticien et historien. Le message est éloquent, l'écriture limpide et la mise en images aussi admirable qu'audacieuse. Enfants et adultes sont invités à déchiffrer des tableaux peuplés de signes pour en reconstruire le sens.

J'aurais juré qu'Eco serait tombé dans le panneau. Tant d'écrivains disent écrire pour enfants et ne font que parler d'enfance. Avec *Les Gnomes de Gnu*, Eco nous propose sa vision de l'enfance tout en s'adressant, véritablement, aux enfants. Un Empereur insatiable, en panne d'espaces à conquérir, découvre, grâce à son mégatéléscope mégagalactique, «une gracieuse petite plante, avec un ciel bien bleu à peine vaporisé de rares flocons de nuages blancs». Mais voilà que les impertinents petits gnomes de Gnu à qui il offre, gratuitement, rien de moins que la civilisation, font la fine bouche et réclament d'inspecter la marchandise avant d'accepter.

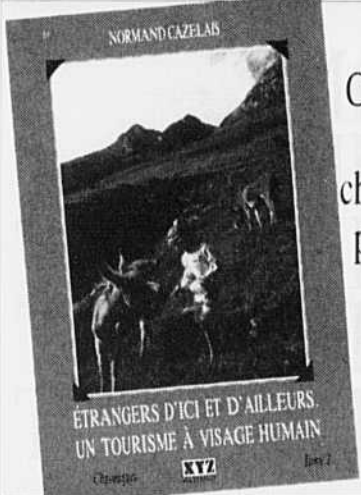
Les enfants-gnomes d'Eco sont sages et impitoyables, fûtés et joyeux, profondément innocents et terriblement lucides. Lorsqu'un émissaire de l'Empereur batifouille en tentant d'expliquer les nappes de pétrole qui, grâce à la civilisation, envahissent les mers, un gnome lance: «Vous voulez peut-être dire que votre mer est remplie de caca?» Et tous les gnomes rient de bon coeur parce que sur la planète Gnu le mot «caca» fait toujours rire.

La dernière oeuvre d'Eco n'est pas la première oeuvre ouverte pour enfants. Mais ici, la fausse fin est franchement déconcertante. Bien trop pour être révélée! Une entourloupette dans la plus pure tradition Eco.



Dessin d'Eugenio Carmi illustrant *Les Gnomes de Gnu*. Ne dirait-on pas le pendule de Foucault?

ÉTRANGERS D'ICI ET D'AILLEURS. UN TOURISME À VISAGE HUMAIN



Ce recueil vous propose un tour du monde en quatre-vingts chroniques. Laissez-vous guider par un fin lettré qui croit que le tourisme est un humanisme. Lisez. Vous tomberez sous le charme.

210 pages, 19,95 \$

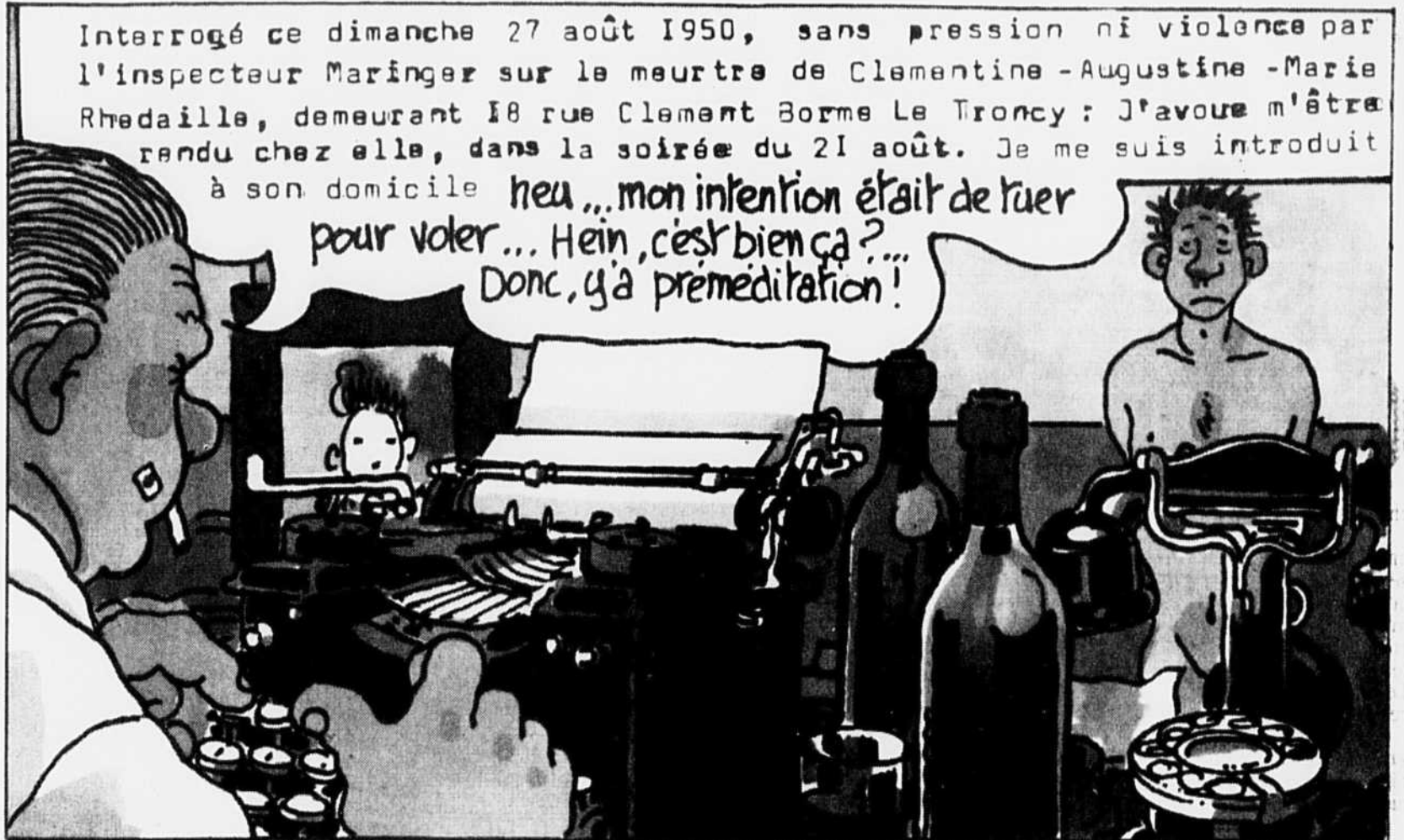
815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1
Téléphone: 514-525-2170 • Télécopieur: 514-523-9401

XYZ éditeur

BANDES DESSINÉES

Sale et méchant

Ici tout est sombre, noir et sans espoir



Le commissaire Maringer, alcoolique notoire aux abords du délirium tremens rédigeant la déposition du suspect qu'il vient de passer à tabac.

JEUX POUR MOURIR
Tardi, Casterman, 1993

PIERRE LEFEBVRE

Dans une petite banlieue parisienne des années cinquante, quatre gamins assassinent une vieille dame pour avoir son argent. S'ensuit évidemment une enquête de la police, menée, bien que le terme soit fort, par le commissaire Maringer, alcoolique notoire aux abords du délirium tremens. Pour son retour à la bande dessinée (il n'y avait pas touché depuis 1990) Tardi a choisi d'adapter *Jeux pour mourir* de Geo-Charles Veran, récipiendaire du grand prix de la littérature policière de 1950. Il n'aurait pu arrêter son choix sur une histoire plus sordide. Tout y est sombre, noir et sans espoir. On n'y trouve aucun «héros», ni même un personnage un tant soit peu touché par la grâce, et qui viendrait réchapper ou simplement atténuer, la méchanceté, la mesquinerie, la hargne de tous les autres.

On pourrait considérer *Jeux pour mourir* comme un roman initiatique pervers. Car au-delà d'une intrigue policière bien ficelée, c'est la perte de l'innocence qui soutient tout l'album. Quelle quantité d'innocence peuvent bien avoir à perdre quatre assassins âgés de neuf à quinze ans se demandera-t-on? Eh bien, encore beaucoup. Car au moment où ils s'appliquent à tuer cette vieille, aucun d'entre eux n'est à même d'entrevoir les conséquences de leur acte, aucun d'entre eux ne réalise qu'ils mettent en branle un terrible et implacable mécanisme.

Peu à peu leur univers s'assombrit, s'alourdit et bientôt rien ne semble plus tenir en place. La menace n'est plus uniquement policière, elle semble désormais émaner de la vie elle-même. Cet éveil au monde est d'une telle brutalité qu'il n'engendrera chez chacun d'eux

qu'une peur panique, le parcours initiatique se transformant dès lors en course du rat. Ils ne s'en relèveront pas.

Tardi a réussi avec cet ouvrage une grande adaptation, en tout point comparable à son 120, rue de la Gare, d'après Malet, qui demeurait jusqu'à aujourd'hui le sommet incontestable de son oeuvre récente. Mais si cet album se présentait comme un aboutissement, tel une extraordinaire synthèse du savoir-faire accumulé par l'artiste au fil des ans, *Jeux pour mourir* fait au contraire tout l'effet d'un immense bond en avant et même, d'une renaissance. J'ai éprouvé en lisant cette bande dessinée de Tardi un choc similaire à celui ressenti il y a près de treize ans, à travers *Ici même*, sa merveilleuse collaboration avec Forest, qui le hissait définitivement au rang

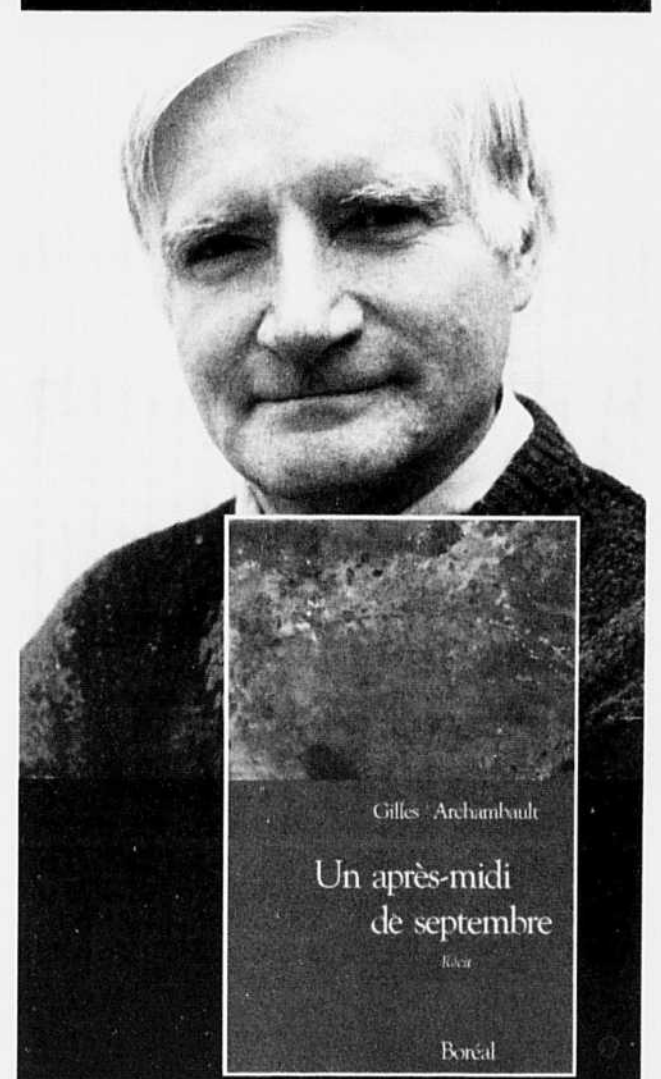
des grands. Car en s'aventurant dans *Jeux pour mourir*, le lecteur ne retrouve par Tardi. Il le découvre à nouveau.

Nous avons ici un ouvrage qui tranche d'avec le restant de son oeuvre, bien qu'il en poursuive les grandes lignes. Les thèmes, de même que les propos de ce récit sont tardiens à souhait. Mais en privilégiant un dessin plus rond, et plus simple (on reconnaît la son amour

pour le Hergé des années trente) Tardi va ici droit au coeur des choses. Poursuivant la démarche entreprise dans *Une gueule de bois en plomb*, et l'amenant pour ainsi dire à maturité, il a su donner à son trait les qualités d'un premier jet, avec tout ce que cela implique de force brute. Il en résulte une immédiateté à laquelle Tardi ne nous avait pas habitués. Chaque case est d'une limpidité exemplaire.

Gilles Archambault

LITTÉRATURE



Gilles Archambault

Un après-midi de septembre

Récit

Boréal

Un après-midi de septembre

Un récit qui se lit comme une bouleversante confidence, où le ton intimiste propre à Gilles Archambault est plus émouvant que jamais.

112 pages, 15,95 \$

Boréal

LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tel.: 274-3669 téléc.: 274-3660

GREGORY BAUM

Compassion et solidarité

C'est à une bouleversante conversion que l'Église est arrivée en cette seconde moitié du XX^e siècle. Et l'un des aspects les plus significatifs est sans doute l'appel à la justice sociale allant jusqu'à une option préférentielle pour les pauvres. Théologien de renom, Gregory Baum est professeur de sciences religieuses à l'Université McGill. Vol. de 152 pages - 14,95 \$

ÉDITIONS BELLARMIN - COLLECTION «L'ESSENTIEL»



LIVRES

Un romancier à la maternelle

BAMBINI
Bertrand Visage
Paris, Seuil, 1993
209 pages

HERVÉ GUAY

Aujourd'hui, au cinéma, même les flics enquêtent dans les maternelles. En revanche, rares sont les romanciers qui s'aventurent sur ce terrain. Pour des raisons obscures, les écrivains s'accordent mal avec les enfants en voie d'alphabetisation. L'exception confirme la règle: Bertrand Visage y plante son roman *Bambini*. Comme protagoniste, Giovanna, une institutrice qui enseigne dans une maternelle huppée de Rome.

Au début, le lieu s'avère une sorte d'anti-chambre du Paradis et ce, jusqu'à un jour où un rat vient y mourir. Aussitôt qu'un gamin le trouve dans une des armoires de la classe de Giovanna, la vie de l'institutrice bascule ainsi que la routine de l'école Regina Elena.

Bertrand Visage offre alors une grande variété de points de vue au lecteur afin qu'il se fasse une idée de la portée de l'incident. Bien sûr, il donne l'avis des enfants, de leurs parents et du personnel de l'école. Mais une mouche aussi pose un moment les yeux sur l'établissement en péril.

Nous voilà plongés dans un univers léger où les personnages carent des rêves simples. Des anniversaires d'enfant rythment le récit. Les parents s'épuisent en préparatifs et prennent soin de leur enfant unique avec un égoïsme de bon aloi. Certains bambins, comme Salvatore, éprouvent des troubles de comportement. Mais on est loin des cas de violence familiale. Les petits privilégiés de *Bambini* sont à l'abri de cela. Les ennuis familiaux sont à la mesure des rêves des personnages, coutumiers. Il s'agit bien souvent d'un divorce ou d'une réconciliation à l'horizon.

Ce ne serait peut-être pas suffisant si Visage ne faisait pas un détour consistant vers les amours de Giovanna, l'institutrice. Aventures qui se révèlent passagères et étriquées en comparaison de l'amour absolu qu'elle prodigue aux écoliers. Raison pour laquelle la jalouse bien des parents.

Car Giovanna ne respire que par la présence des enfants autour d'elle. Voilà ce dont elle se rend compte à la suite de la désertion de sa classe par la découverte du rongeur importun. Giovanna ne tient ni à enseigner, ni à aimer un homme, ni à enfanter elle-même. Seule la comble une ribambelle de bambins dans les jambes. En fin de compte, cela lui suffisait de s'en occuper en même temps que du kiosque à journaux de ses parents. Elle qui a du mal à esquisser gracieusement un sourire n'en demande pas plus.

Beau contraste que cette jeune femme glaciale aux yeux des adultes, aimante selon les enfants, que les hommes lassent et que la marmaille contente. En fait, Giovanna confère de la grâce à une histoire qu'autrement seul un zeste de fantaisie aurait distingué du commun.

Entrevue avec Jean-Claude Zylberstein

Le «patron» des grands détectives

TRUFO MISTO



David Small est le rabbin de Barnard's Crossing, petite bourgade située à deux encablures de Boston. Il est aimable et philosophe. Créature de Harry Kemelman, Small est un fin dialecticien à qui on fait souvent appel lorsqu'il faut dénouer les fils du sang. Dans son livre de chevet, le Talmud évidemment, il a emprunté sa devise de détective. Qu'enseigne-t-elle? «Quand un voleur ne trouve plus l'occasion de voler, il se croit un honnête homme.»

Brown est un curé qui préfère papillonner dans les quatre coins de l'Angleterre protestante plutôt que de se taper quotidiennement le chemin de croix inhérent à cette bizarrerie mystique qu'on appelle sacerdoce. Comme chacun sait, il est l'alter ego du délicieux écrivain britannique G. K. Chesterton. Celui-ci était un converti. Autant dire qu'il sentait et sent toujours le souffre.

Le Père Brown est plus mystique qu'il n'est philosophe. À l'instar du très sympathique Thomas De Quincey, il estime que «le crime est un art.» Son moto de détective à temps partiel est le suivant: «J'essaie de pénétrer dans la mentalité du meurtrier. En vérité, c'est encore plus que cela. J'entre vraiment dans la peau du criminel. Je reste en lui... jusqu'à ce que j'aperçoive le monde de ses yeux louches et injectés de sang, jusqu'à ce qu'enfin, je sois devenu un criminel moi-même.» Brown, on l'aura compris, fait dans la projection.

Leur vocation religieuse mise à part, Small et Brown ont ceci de commun qu'ils distinguent la collection Grands détectives de 10/18 des autres collections du genre dit policier. Notre rabbin et notre curé sont, davantage que le Duca Lamberti de Scerbanenco, l'inspecteur Van Der Valk de Freeling ou Pepe Carvalho de Montalban, les figures emblématiques de cette merveilleuse collection qui fête aujourd'hui ces dix ans d'existence.

Elle a été fondée par un homme qui fut le secrétaire de Jean Paulhan pendant une dizaine d'années. Autrement dit, notre homme fut le complice ou l'émence de l'émence grise des éditions Gallimard. Son nom? Jean-Claude Zylberstein. Outre sa fonction de «patron» des Grands détectives, il est avocat spécialisé en droit d'auteur. De son bureau parisien, il a nous a confié le comment et le pourquoi de la collection en question.

«Pendant vingt ans, j'ai tenu la chronique policière pour les pages littéraires du *Nouvel Observateur*. Un jour, j'ai décidé de faire, de publier un bilan sur la littérature policière. J'en suis arrivé à la conclusion qu'à part quelques réussites ce genre était en train de s'essouffier.»

«Le roman noir était dominant. En fait, il dominait tellement que les grands détectives n'étaient pratiquement plus disponibles. Et pour moi, ce qu'il y a de plus fort ce sont juste-



Jean-Claude Zylberstein, écrivain et avocat spécialisé en droit d'auteur: «Pour moi, ce qu'il y a de plus fort ce sont justement les grands héros, les grands détectives, parce qu'ils ont une vertu thérapeutique.»

ment les grands héros, les grands détectives, parce qu'ils ont une vertu thérapeutique. Il y a chez eux une sorte de morale, de dimension philosophique plus évidente que dans le noir.»

«C'est ainsi que la collection est née dans ma tête. Je souhaitais fonder une collection qui annonce fièrement sa singularité. Peu après les choses se sont mises en place. Christian Bourgois en a accepté le principe, les grandes lignes. Et nous avons publié *Meurtre à Canton* de Robert Van Gulik en 1983.» Les 18 titres portant la signature de Van Gulik se sont vendus jusqu'à présent à plus d'un million d'exemplaires.

Dans la foulée de cette première, «nous avons pris le parti d'éditer des auteurs qui n'étaient plus disponibles. Imaginez, Scerbanenco avait beau avoir gagné le Grand prix de littérature policière en 1969 ces romans n'étaient plus en marché. Même chose avec Ed McBain

et beaucoup d'autres.»

À la faveur de l'immense succès remporté — les 150 titres publiés se sont vendus à plus de 4 millions d'exemplaires —, «nous avons commencé à commander des manuscrits. Récemment nous avons amorcé l'édition d'enquêtes menées par un détective gaulois. En fait, il y a plus d'un an, j'ai demandé à Anne de Lesleuc, une historienne spécialisée dans l'antiquité, de composer des romans «à la gauloise». Et voilà, aujourd'hui on publie *Les vacances de Marcus Aper*.»

Et après dix ans, qu'est-ce qui d'après vous caractérise le mieux le succès de votre collection? «C'est très simple. Le lecteur sait ce qui l'attend.»

Effectivement, le lecteur, s'il veut du Noir, va fouiner du côté de la Série noire ou de Rivages. S'il veut du «qui-a-fait-quoi» ou de la procédure policière, il n'a qu'une chose à faire, puiser dans 10/18.

LETTRES FRANCOPHONES

Portrait d'Henri Lopès

«L'écrivain est toujours Antigone»

LISE GAUVIN

Diplômé en histoire, ministre puis premier ministre de son pays entre 1973 et 1974, Henri Lopès, né à Brazzaville au Congo, est aujourd'hui directeur général adjoint de l'Unesco pour la culture. Son oeuvre, plusieurs fois primée, est à la fois un diagnostic et une question, une quête passionnée d'un espace habitable parmi tous les parcours qui fondent ce qu'il appelle sa métisséité. Cette oeuvre passe d'abord par les nouvelles de *Tribaliques*, tableaux de moeurs subtils et critique à peine voilée d'une Afrique observée de l'intérieur, celle qui oblige les filles à décider de leur sort en fonction des nécessités du clan et de la famille.

Le *Pleurer-Rire* poursuit la critique sociale en mettant en scène un dictateur d'un pays fictif. Avec *Le chercheur d'Afriques* (Seuil, 1990), l'auteur explore les multiples appartenances africaines, mais aussi l'appartenance européenne d'un héros qui se décrit comme «un nègre aux yeux verts». Il est à noter qu'aucun personnage de mépris n'apparaît auparavant dans les récits d'Henri Lopès. Celui-ci dit avoir éprouvé jusque-là la peur d'être objet d'exclusion de la part des deux groupes auxquels il appartient.

Rencontré récemment lors d'un passage à l'Université de Montréal, où il a donné une conférence intitulée «Mon chemin depuis la négritude», Henri Lopès parle avec beaucoup d'à propos de la condition d'écrivain. «L'écrivain est un malheureux qui a des comptes à régler avec son entourage proche ou lointain», dit-il. «L'écrivain est celui qui n'a pas peur de dévoiler tout ce que la société condamne. L'écrivain est toujours Antigone». Tout en reconnaissant sa dette immense envers le mouvement de la négritude, qui est à l'origine même de son choix d'écrire et qui en fonde la légitimité, il avoue maintenant trois identités: l'identité nationale, qui, lorsqu'il s'agit de colonisés, n'est jamais acquise, précise-t-il, l'identité internationale, elle-même faite de plusieurs strates — la famille bantoue, la famille africaine, les réseaux de créateurs — et l'identité individuelle. Cette dernière est constamment en conflit avec la première, puisque la lutte de libération nationale consiste à «dissoudre la personnalité individuelle dans l'identité communautaire».

Réfléchissant sur son rôle politique, Henri Lopès constate: «J'estime au fond que je n'ai jamais fait de politique. J'ai été embarqué dans la politique parce que j'appartiens à la génération de la construction de l'indépendance. Plus le temps passait, plus je me rendais compte que je n'étais pas un animal politique. À un moment, je me suis dit: il faut arrêter. Un homme politique est le contraire de l'artiste.»

Sur l'autre rive, son dernier roman (Seuil, 1992), présente un personnage qui tente de vivre jusqu'au bout son destin de peintre et de femme. Pour ce faire, celui-ci doit quitter un milieu qui la condamne à des rôles appris et s'enfuir vers un autre continent alors qu'en Afrique on la croit morte. Elle refait surface en Guadeloupe sous un autre nom. Le livre est une vaste réflexion sur l'art et l'identité. «Qui veut bâtir sa case doit abandonner tous les travaux», y lit-on.

Le romancier est-il en Afrique? Oui, dans la mesure où il y a alphabétisation. Mais l'alphabétisation n'amène pas nécessairement le goût de la lecture, déplore-t-il. Face au sort de l'Afrique, il se dit plus préoccupé que pessimiste.



PHOTO PHILIPPE SIMON
Henri Lopès se dit plus préoccupé que pessimiste face au sort de l'Afrique.

NOUVEAUTÉS

ÉDITIONS PAULINES

La formation humaine intégrale des candidats au presbytérat

LA FORMATION HUMAINE INTÉGRALE DES CANDIDATS AU PRESBYTÉRAT
Sous la direction de Jeannine Guindon
144 pages • 14,95\$

Ce document présente les travaux d'un comité constitué de prêtres et de laïcs qui ont étudié les programmes de formation à la prêtrise en vigueur au Canada. Ce groupe définit ce qu'il entend par formation humaine intégrale et ouvre des pistes pour améliorer la formation des candidats au presbytérat — tout en s'appuyant sur une vaste consultation de personnes ressources de l'est à l'ouest du pays.

EUCARISTIE CHEMIN D'ÉVANGÉLISATION

EUCARISTIE CHEMIN D'ÉVANGÉLISATION
Maurice Brouard
376 pages • 19,95\$

Trente ans après la réforme liturgique de Vatican II, l'auteur renouvelle la compréhension de l'Eucharistie, mystère central de la foi et de la vie chrétiennes, et montre qu'elle est au coeur même de l'évangélisation. En tant que théologien et spécialiste de la catéchèse des adultes, l'auteur présente un instrument indispensable pour tous les responsables de la foi des adultes et pour les croyants et croyantes qui veulent redécouvrir l'Eucharistie dans ses multiples dimensions.

LES PSAUMES MIROIR DE LA VIE DES PAUVRES

LES PSAUMES MIROIR DE LA VIE DES PAUVRES
Marc Girard
120 pages • 9,95\$

À travers les Psaumes, les gens simples peuvent se regarder, crier leur peine et célébrer communautairement les aspects les plus divers de leur quotidien. Partant du thème de la libération, les Psaumes peuvent se regrouper en quatre grandes «familles», facilitant ainsi leur application tant dans la prière que devant les multiples réalités de la vie.

En vente chez votre libraire

LIBRAIRIE LE BOUQUIN
395, Boul. Cartier, Laval (Québec) H7N 2K8
Tél.: (514) 688-6036 Fax: (514) 688-8844
CONCESSIONNAIRE DES PUBLICATIONS DU QUÉBEC

UNE FORMATION EN LIBRAIRIE...

- pour trouver un emploi en librairie
- pour développer des méthodes de travail en librairie
- pour administrer et gérer une librairie

Dans le cadre du 24e Séminaire de librairie, le ministère de la Culture, l'Association des libraires du Québec, le Collège Marie-Victorin vous invitent à participer aux stages de formation qui auront lieu:

- du 30 mai au 11 juin 1993
- au Collège Marie-Victorin à Montréal

sur les thèmes suivants:

- l'initiation au livre et à la librairie
- les techniques de librairie
- l'administration et la gestion d'une librairie

Une reconnaissance académique de niveau collégial sera accordée aux participants qui auront suivi avec succès le programme de formation.

Date limite d'inscription: le 17 mai 1993

Pour tout renseignement additionnel, veuillez communiquer avec Madame Geneviève Mathieu, au 328-5800.

TRIPTYQUE
524-5900 / 525-5957

Le scénario télévisuel
Michel Gosselin

Jean Wagner
Guide du jazz

Disponible chez votre libraire!

POUR L'AVENIR DES ENFANTS
unicef

L I V R E S

LE BLOC-NOTES

LE FEUILLETON



L I S E T T E M O R I N

La ville, cette mare lumineuse et tremblante

URSACO
Daniel Boulanger
Paris, 1993, Gallimard,
171 pages

Alors que tous les magazines parisiens s'excitent sur *Sotos*, le dernier roman de Philippe Dijan; qu'on lui consacre même de véritables dossiers, avec des voix pour et des voix contre; qu'Antoine Gallimard a même cru bon s'expliquer sur l'entrée en fanfare de l'auteur de 372 dans sa vénérable et prestigieuse maison: bref qu'un nouveau débat risque d'enflammer la coterie gensde-lettriste, avant la saison estivale, il est réconfortant et même consolant d'aborder un habitué, depuis les années cinquante, de la célèbre blanche à bande rouge.

Daniel Boulanger, de l'Académie Goncourt, qu'il nous donne des nouvelles ou des romans, de la poésie et même des textes pour le théâtre, pour le cinéma, n'est pas un objet de scandale. Même pas de controverse. Il y a longtemps qu'il croit à l'ouvrage bien fait. Et que lire un nouveau Boulanger, quand on le pratique depuis des lunes, c'est s'offrir un plaisir gourmand. *Ursacq* ne démerite pas des précédents romans. On peut même l'intercaler entre ses meilleurs, entre *Jules Bouc* et *Mes Coquins*.

Nous voici donc dans une petite ville paisible, qui peut être d'Auvergne, en tout cas dans ce qu'on appelle encore la France profonde. Pas si petite, quand même, puisqu'elle offre des thermes, pour les cures, deux maisons closes, à l'enseigne, l'une de l'Aveugle, l'autre de la Paralytique (en souvenir des figures emblématiques qui ornent ces vieilles demeures), et qu'elle permet à un commissaire prieur non seulement de fort bien gagner sa vie mais de s'adjoindre un assistant: monsieur Louis, célibataire endurci mais également homme de culture et qui entretient de bons rapports avec tous les ursacquiens, mais des rapports... particuliers avec une pensionnaire de l'Aveugle, une longue fille un peu triste, au physique ingrat, pupille de la tenancière des lieux, madame Henriette.

On aura compris que le héros de cette histoire — qu'on aurait le goût de sous-titrer, pour son usage personnel: «La vie quotidienne en pays auvergnat» — est un drôle de zèbre. L'auteur, à la page 42, nous dit que «Monsieur Louis n'est pas un buveur, mais il aime prendre un verre ici et là, avec une préférence pour la Buvette Gauloise. Comment aimer une ville sans entendre jusqu'au moindre de ses caquetages? Rien n'était insignifiant pour lui, mais peut-être que son élément était l'insignifiance».

Il ne faut pas se fier à ce qui se présente comme une chronique innocente. Boulanger est un roublard; son ironie est sous-jacente mais devient, au fil des pages, un tableau fort caustique, quelquefois même hilarant, de certaines habitudes bien françaises. Celle des «foires du livre», par exemple, où il se pourrait que les Brivois ou les Bréviens, et même son député maire s'y reconnaissent. Et le grand projet de Monsieur Louis, pousser sa p..., qu'il respecte beaucoup plus qu'il ne l'honore dans la chambre aux almanachs où elle «officie», à écrire ses mémoires, sous le titre de *Mes amants*, est un prétexte tout trouvé pour moquer les moeurs de certains éditeurs parisiens, alléchés par tout manuscrit qui fleure bon (sic) l'érotisme et même une certaine tendance à la pornographie.

Hélas! l'auteur, la pâle Divine de la tige, ne connaîtra pas l'immense succès de son oeuvre. Elle mourra de tuberculose et Monsieur Louis — qui avait été son mentor — n'assistera même pas à ses obsèques. C'est la «madame» de l'Aveugle qui recueillera et l'héritage et la gloire posthume de sa pensionnaire bien-aimée.

D'autres seigneurs de moindre importance traversent cette cour aux miracles. On y voit même passer le fantôme de Pierre Laval, traversant Ursacq avec escorte. Et le marchand de dactylographes, simplement appelé Underwood, n'est pas le moins d'oblatique de la faune bigarrée, mais sans doute très proche des modèles qui ont inspiré Daniel Boulanger, qui fait d'*Ursacq* un roman gai, avec la dose de sarcasmes qui permet de le déguster, de bout en bout, avec un appétit tout à fait joviif. Un livre de vacances, à lire même avant l'été «qui fut là, pour Monsieur Louis, d'un bond, la gueule ouverte».

Les derniers mots de Pinget

ROBERT LÉVESQUE

ROBERT PINGET À LA LETTRE
Entretiens avec Madeleine Renouard. Belfond, 1993, 324 pages.

Robert Pinget, en 1959, est sur la photo prise rue Bernard-Palissy devant les Éditions de Minuit. Jérôme Lindon le pousse entre Samuel Beckett, Mme Sarraute, Robbe-Grillet, le fils Mauriac, Claude Simon et Claude Ollier. De ceux-là, Pinget demeurera le plus discret écrivain de cette «école du Nouveau Roman» dont on voudra parfois résumer l'histoire à cette photo-là prise à l'heure d'aller à l'apéro.

Un mouvement littéraire dont les bases, et le regroupement, seraient ceux d'un tassement de gabardines sur un trottoir de Paris en fin d'après-midi? Mme Sarraute a 57 ans, Robbe-Grillet et Ollier à peine 37, on ne parle donc pas d'une génération... et ce ne fut pas non plus une révolte ni une colère. Ces gens-là pouvaient soutenir n'avoir rien à faire ensemble... sinon aller au bistro oublier l'adjectif et le médire de la virgule.

Tout a été dit sur l'importance et la fragilité de cette «école» dont le travail fut d'annuler le *je* et le *nous* — au moment où la Nouvelle vague faisait le contraire avec la caméra-stylo — et de mettre en pièces le récit en glissant comme des géométries sur les parois lisses d'un romanesque déconstruit. S'ils avaient à s'inventer un grand-père, les orphelins solitaires du Nouveau Roman descendraient de l'arpenteur Kafka qui disait «je suis entré en littérature lorsque j'ai découvert le *il*».

Les individus de la photo de 1959 ont eu des fortunes diverses. Samuel Beckett est si gigantesque dans la littérature du siècle qu'il n'appartient pas plus au Nouveau Roman qu'au théâtre de l'Absurde ou à une quelconque faction. Mme Sarraute a 91 ans et toutes ses dents de styliste de fer; à sa mort on reconnaîtra sa littérature parmi les plus rigoureuses qui aient été; pourtant c'est Claude Simon qui a eu le Nobel. Robbe-Grillet va du libertinage progressif au cabotinage glissant. Claude Mauriac poursuit un journal qui n'a ni limites ni lecteurs. Que devient Claude Ollier? Quant à Robert Pinget, 75 ans, célibataire, Suisse, pudique et ponctuel, un monsieur bien sous tous rapports, qui vit d'un oeuf mayonnaise le midi et de ponctuation le reste du jour, il vient d'ouvrir sa porte pour la première fois, répondant aux questions d'une spécialiste qui a mis 10 ans à forcer sa porte.

Pinget n'est pas une star de la littérature, c'est le moins que l'on puisse dire. Il n'est pas non plus un de ces retranchés, qui écrivent au lit une vie durant comme Joé Bousquet, ou un monstre sacré qui lance de rares perles dans la mare aux pourceaux comme Julien Gracq. Pinget, c'est le dilettante de génie qui écrit pour écrire. Déjà en 1959, alors qu'il a abandonné le barreau, la peinture et le violoncelle, son genre littéraire est défini, son style s'affine; Pinget c'est l'économie totalitaire d'un texte, c'est une voix sans état d'âme qui s'exprime dans une écriture-écriture, c'est une ponctuation qui respire librement sans suivre une loi grammaticale, c'est du dialogue de haut vol et du propos sans aucun message qui tiennent.

Du groupe du Nouveau Roman il est celui qui discrètement, dans

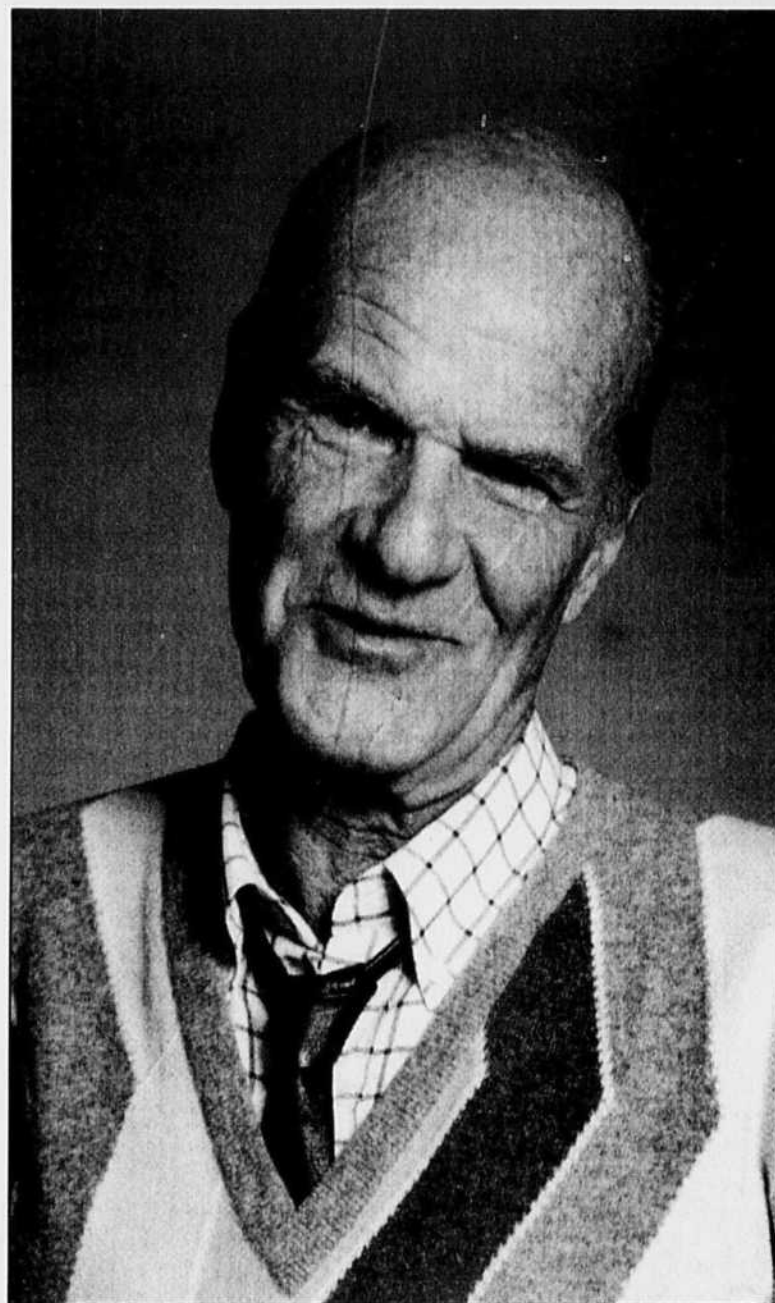
l'ombre écrasante de son ami Beckett, a le plus travaillé la phrase (comme un artisan, un tourneur, un friseur). Il dit de la ponctuation que c'est «l'exercice de toute ma vie». Influencé par Bach dont il a travaillé dans sa jeunesse les suites pour violoncelle seul, Pinget dans ses 19 romans a développé un art des variations, reprenant un thème dans des modifications possibles, des points de vue successifs et différents, pour atteindre une force littéraire ouvragée et envoûtante.

Au théâtre, dans 12 pièces, Pinget livre, comme Sarraute, une dramaturgie du mot à mot qui compte, dialogue d'un combat rhétorique où l'enjeu est toujours inattractable. Dans *L'Hypothèse*, défendu à Avignon en 1987 par le comédien David Warrilow (l'acteur de Beckett...), on assistait au monologue hallucinant d'un homme qui élabore des hypothèses au sujet d'un manuscrit dont il ne se souvient pas s'il l'a vraiment écrit...

On pourrait dire qu'au théâtre Pinget a fait jouer à des personnages de Beckett des pièces de Ionesco, mais ce serait injuste. Dans *Architric*, c'est vrai que s'impose l'idée que ce sont Hamm et Clov qui se déguisent pour jouer au roi et au ministre, dans une sorte de *Fin de partie* qui ressemblerait aux *Chaises*. Mais Pinget développe sa propre ingénierie, et sa maîtrise du dialogue est stupéfiante. Résultat d'un métier. Pinget dit: «Écrire est un métier. Je ne sais pourquoi certains écrivains s'en défendent. Un métier tellement difficile qu'il se perd avec les années — comme le vieil artisan est moins adroit.»

Il dit aussi: «Les écrivains qui ont de plus en plus de facilité d'écrire, je suis tout à fait sûr que ce sont de mauvais écrivains». Il dit encore: «Le métier se perd au fur et à mesure que l'on travaille. Je suis devant la page blanche comme un enfant. Je ne sais plus comment s'écrit tel mot. Je ne sais plus commencer, je ne sais plus comment écrire.»

Ces pages blanches sur lesquelles s'alignent de moins en moins de



Robert Pinget demeure le plus discret écrivain de l'«école du Nouveau Roman».

mots, cette avancée vers le mutisme, ça me fait penser à l'image développée par André Bernold dans *L'Amitié de Beckett* dont je vous ai causé il y a peu: une oeuvre exigeante, haute, se termine abruptement, c'est soudain l'aspérité d'une falaise. Dans ces premiers entretiens accordés par Robert Pinget depuis qu'il écrit, depuis la photo de 59, l'homme nous dit qu'il n'écrira peut-être plus.



L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

La quête du savoir: un album historique signé Hélène-Andrée Bizier

L'histoire de l'Université de Montréal, celle des hommes et des femmes qui ont marqué sa destinée, les défis qui furent relevés afin qu'elle se taille une place de choix à titre d'université de recherche nord-américaine, voilà ce que raconte HÉLÈNE-ANDRÉE BIZIER dans ce tout nouvel album.

«...un luxueux album rempli d'illustrations et de photographies d'époque.»
Paul Cauchon, *Le Devoir*

L'Université de Montréal
La quête du savoir,
d'HÉLÈNE-ANDRÉE BIZIER,
un album historique
abondamment illustré.
Éditions Libre
Expression, 60\$

À travers l'histoire de cette institution, l'auteur fait aussi se profiler celle de la société où l'université naît et grandit.

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

NAÏM KATTAN

LA RÉCONCILIATION

COLLECTION CONSTANTES



122 pages / 15,50 \$

En vente chez votre libraire

Instrument délicat d'équilibre et de compréhension, la réconciliation est à la base de l'ordre social.

Six essais sur la nature de l'homme et de la société qui incitent à la réflexion.



LIVRES

PARCOURS D'UN ÉCRIVAIN

Carnet 35

MARIE-CLAIRE BLAIS

John est en Chine, dit Barbara Hersey, je me dis qu'il est bien là-bas, dans le pays où il est né et qu'un jour quand il en aura envie, il reviendra. C'est ainsi que me parle sans sa sagesse, sa pondération. Barbara, la femme du grand écrivain John Hersey quelques jours après la déchirante épreuve d'avoir perdu celui qui était pour elle plus qu'un mari, mais aussi un mari complice et aimant pendant toute une longue vie à deux.

Soudain un couple magnifique se défait, on ne sait qui disparaîtra en premier, dit Barbara, de l'homme ou de la femme, mais le premier qui s'en va laisse l'autre dans un deuil atroce. Nous sommes assises au soleil, Barbara et moi, à la terrasse du Café Exile où à peine quelques semaines plus tôt, John était parmi nous, il était là aux côtés de sa femme bien-aimée, de ses amis John Malcom Brennon, James Merrill, David Jackson. Il leur parlait du roman qu'il écrivait, l'Asie le fascinait encore, confiant en l'avenir. David disait à John qu'il serait là encore parmi eux pour la publication de ses œuvres complètes en septembre, ces œuvres complètes enfin à publier à 70 ans... «Ce sera un gros livre, dit David plein de choses diverses et qui portera simplement mon nom: David Jackson. Je n'ai pas pensé à un autre titre. Puisque ce livre, c'est toute ma vie».

John a été fils du pasteur, en Chine. Plusieurs de ses romans, de ses nouvelles se passent en Chine ou sont très marqués par les impressions orientales qui ont cotoyé son enfance. L'équilibre mental de John, sa philosophie de l'existence, son effacement et son esprit nuancé sont chinois. Il est pénible d'entendre parler de cet homme énergique soudain au passé. À Cambridge, Jack et moi lisions ses livres.

Hiroshima le grand témoignage de John nous bouleversait. Avec ces mots affligés que lui inspirait sa compassion pour le peuple japonais, John accusait les Américains, dénonçait l'immensité de leurs crimes lorsqu'ils avaient lancé le 6 août 1945, la première bombe atomique qui devait faire plus de 150 000 victimes, tant de ces victimes survivraient hélas, avec leur peau brûlée, leurs yeux aveugles, leurs membres encore déchiquetés par le feu comme des plaies béantes. Au temps où nous lisions ce livre, Jack et moi, le napalm brûlait les champs de riz au Vietnam, des générations de jeunes japonais étaient encore agonisantes des effets de la bombe qui avait anéanti le port japonais. John Hersey était allé au Japon avant d'écrire son livre, il avait vu toute cette dévastation qu'il décrivait. Lorsque nous avons lu son livre, nous savions que le grand écrivain qui enseignait la littérature à l'Université de Yale condamnait ouvertement dans ses écrits la guerre du Vietnam et le retour aux mêmes massacres par les bombes de napalm.

J'étais parmi ces lecteurs de John sans savoir que je le rencontrerais un jour à Key West avec Jim et David, notre regretté ami éditeur James Boatwright, le jour viendrait où je verrais ce doux visage de John, son corps exagérément long ployant vers ses amis cette tête de

sage, une tête effilée aux yeux sombres dans lesquels on voyait l'agilité de son esprit, la pitié de son cœur aussi. Toutes ces qualités, on les lisait aussitôt dans un regard qui s'attardait discrètement à comprendre qui était l'autre, le saisissant avec humour.

Par un jour de grand soleil qui illumine toute l'île où l'on voit même la queue noire d'un chat dans les buissons, cette queue et son battement joueur sur l'herbe, la silhouette de John que je rencontre à bicyclette me semble me projeter sur le trottoir comme une ombre malade, je la sens chargée de tristesse. John me dit qu'il a besoin de repos mais qu'il continue d'écrire tous les jours, il me parle de la traduction du roman de Michèle, *Death of the Spider* par Neil Bishop qu'il a beaucoup aimé. (*La Mort de l'Araignée*) John s'intéresse aux problèmes de la traduction dont il discute souvent avec Richard Wilburn le traducteur de Dante dont les traductions sont bien connues. Par ce jour où John est très inquiet de sa santé il a la délicatesse de me demander si je travaille bien, si le toit de la maison a enfin été réparé, je lui dis qu'en cet hiver 1992 si ingrat, les catastrophes ne cessent de s'accumuler, je commence à en rire moi-même montrant à John mon pied enflé par une morsure de scorpion. Le temps est superbe. L'ombre de John s'agrandit sur le trottoir. Je vois son corps maigre, ses hautes épaules se courber comme sous un fardeau dont il ne parle pas.

Le 15 mai il y aura une célébration à l'Université de Yale en l'honneur de John, Barbara, les enfants de John, Brooks la fille de John et Barbara seront là. «Nous serons heureux ce jour-là, dit Barbara, John attendait toujours cela de nous, le bonheur. Il ne lui restait que quelques heures à vivre et il nous disait, surtout ne pleurez pas, pensez combien nous avons été heureux, et vous qui restez, vous le serez encore».

Le blanc cottage sous le palmier, où le soir se retrouvaient les amis, la remise dont John avait fait son atelier d'écriture, où il aimait se recueillir tous les matins, Sam qui aboie dès que l'on franchit le seuil, le chien jouet, boule blanche au museau noir qui peut voyager dans un minuscule panier, tout cet univers de John, Barbara est encore là pour le partager, mais dans le silence aigu désormais de celui qui est parti tout enveloppé de son mystère. Mais celui qui a eu le courage et la grandeur d'écrire *Hiroshima*, de compatir par la force de ses mots à la douleur de 150 000 Japonais tués par la bombe atomique, à l'incalculable douleur de tout un peuple privé en quelques instants d'espoirs, d'avenir, — de nombreuses générations assassinées dans le ventre de leur mère, celui qui a écrit ce livre ne survit-il pas par sa conscience, son esprit qui continuent de nous influencer de ses ondes pacifiques? Ou John ne survit pas. Il vit. Il sera toujours vivant. C'est un témoin historique qui est aussi un prophète alarmé par les désastres de notre temps, la famine, la guerre. John nous dit dans ses livres, *Hiroshima* c'était hier, mais Hiroshima pourrait bien recommencer et cette fois il n'y aurait pas même de survivants.



ESSAIS QUÉBÉCOIS

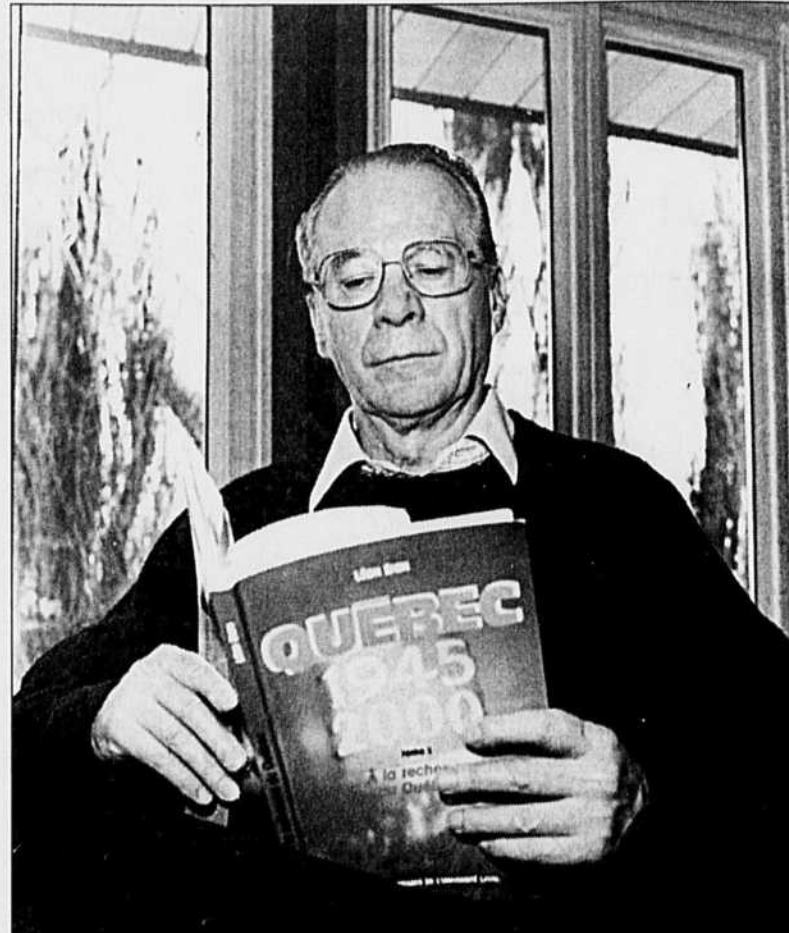
La génération impatiente

De Trudeau au frère Untel



ROBERT SALETTI

QUÉBEC 1945-2000, TOME II
LES INTELLECTUELS
ET LE TEMPS DE DUPLESSIS
Léon Dion, Presses de l'Université
Laval, 452 pages



Léon Dion tenant le premier tome du travail historique dont il livre aujourd'hui le second volet.

Léon Dion est sans doute le plus connu, voire le plus respecté, des politologues québécois. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts du pouvoir depuis un demi-siècle, mais le professeur émérite de l'Université Laval a été fidèle au poste, analysant le cours accéléré des événements et prenant position à chaque fois qu'il le jugeait nécessaire. Le temps des bilans est désormais venu. Après *A la recherche du Québec*, conçu comme une introduction, voici *Les intellectuels et le temps de Duplessis*, deuxième étape d'un travail historique de longue haleine qui en comptera cinq au total sous le titre général *Québec 1945-2000*.

Un vent de révisionisme
Les intellectuels et le temps de Duplessis est divisé en deux blocs d'inégale longueur, simplement intitulés *Le règne de Duplessis* et *La quête de la modernité*. Le premier bloc participe d'un certain révisionisme historique qui consiste à examiner la période duplessiste sous un éclairage moins homogène que par le passé. Bourque et Duchatel avaient un peu initié le mouvement avec leur *Restons traditionnels et progressifs*. Récemment, je rendais compte d'un essai littéraire de Pierre Popovic (*La contradiction du poème*) qui, dans une perspective plus large, montrait la diversité discursive de la société duplessiste. Bien que ce soit par des chemins différents, Léon Dion arrive aux mêmes conclusions. Certes, la Grande Noirceur fut sombre à bien des égards mais pas opaque. Le véritable pouvoir répressif fut en fait celui de l'Eglise. Or, malgré son acqoiement avec le clergé, Duplessis contribua à miner le pouvoir de celui-ci. Il serait bien sûr excessif de faire de Duplessis le chantre du progrès, mais pour Dion il est indéniable que la société québécoise a fait un bond en avant sous sa gouverne, politiquement grâce à la relation de réciprocité qui s'était établie entre le peuple et son «chef», et économiquement par l'accélération du développement industriel, par l'amélioration des conditions de vie de la population rurale et par un penchant favo-



LEON DION

Voici venu pour Léon Dion le temps des bilans.

à qui il reproche, entre autres, une conception linéaire de la modernité et une réduction de la société québécoise à sa contemporanéité. Les Nouveaux Intellectuels firent de nous un peuple sans histoire, clame-t-il, reprenant de la sorte une critique que leur avait déjà adressée André Belleau. Laurendeau est ici le seul qui échappe au jugement négatif de l'auteur, alors que Trudeau est celui qui est le plus nettement montré du doigt, incapable qu'il fut de concilier les droits individuels et l'Histoire, la démocratie moderne et les valeurs traditionnelles du Québec.

Le témoignage d'une époque

Curieusement, dans la conclusion générale, Dion revient à des considérations nettement plus positives, et faire table rase du passé devient un comportement normal pour des «révolutionnaires» comme les Nouveaux Intellectuels. Il en profite d'ailleurs pour décocher une flèche à François Ricard dont il trouve faible l'argument démographique donné dans *La Génération lyrique* dans le but d'expliquer les acquis et les cul-de-sac de la Révolution tranquille. Au terme «lyrique» Dion préfère le terme «impatience» emprunté à Gérard Pelletier (*Les années d'impatience*). La génération impatiente a gagné ses galons en traçant elle-même sa propre route, en ne devant rien à personne.

Qui étaient ces nouveaux intellectuels issus pour la plupart de *Cité Libre* et des cours du père Lévesque?

Malgré la polémique un peu facile et l'ambiguïté que l'on trouve en conclusion, *Les intellectuels et leur société* constitue un ouvrage hautement recommandable dans lequel l'objet — la transition de la société québécoise traditionnelle vers la modernité — et le trajet personnel de l'auteur, qui a parfois vécu les événements de très près, s'entre-croisent. Le livre d'histoire prend donc à l'occasion l'allure d'un témoignage. En résulte une lecture qui, ne s'embarassant pas de chiffres et de statistiques, gagne en aisance et en intérêt.

Singulier

Les Éditions du Singulier
30, place Giroux
Laval, Qué. H7N 3J2



Guy Lafèche
POLEMQUES
320 p. - 24 \$ (chèque, Visa, M/C)

-
- Universitaires
- Plagiaires
- Goupillonnaires
-
- Éditorialistes
- Fascistes
- Féminist(e)s
-
- Crétins
- Sémioticiens
- Postmoderniens
-

AUCUN DES ACCUSÉS
N'A ENCORE RÉPLIQUÉ

COURRIER

Précision à propos du Robert-Cliche

Entre la conversation avec un journaliste et la parution de l'article, des transmutations peuvent avoir lieu. De mon entretien sur le Prix Robert-Cliche, il est resté peu de choses.

Même depuis New York, je reste curieuse des romans sélectionnés par le jury du Prix Robert-Cliche. Lorsqu'on dit que les dernières fictions ne sont pas de la même lignée que les toutes premières, je ne m'en inquiète pas. Il m'arrive même d'en rire, ce qui n'est pas ironiser. On peut estimer que certains manuscrits choisis tiennent de la fiction populaire, sans préjuger de leur qualité. D'ailleurs sans fiction populaire, les loisirs d'une nation seraient pauvres ou appauvris, presque à coup sûr tributaires des productions étrangères. Il est heureux qu'on lise pour se divertir, encore plus heureux qu'on ait le choix entre des livres québécois et français, ou américains... La diversification de la fiction québécoise est, à mes yeux, un signe de sa nouvelle vigueur.

Je m'étonne toutefois qu'un prix décerné à un premier roman, sur présentation du manuscrit, ne prévoie pas la possibilité d'années moins fécondes. Comment être sûrs que, parmi les textes soumis, il y aura chaque fois un roman publiable? Pensons aux éditeurs qui reçoivent des milliers de manuscrits par année et n'en font paraître que quelques-uns au bout du compte. Si le Prix Robert-Cliche était attribué à un premier roman publié, après le filtrage effectué par les maisons d'édition, il en serait autrement. Dans les conditions présentes, il me semble que le jury pourrait être autorisé à ne pas accorder le prix, comme à recommander la publication de plus d'un roman. Cela ferait sans doute grincer la machine promotionnelle du Salon, mais la publication de tout livre est un acte sérieux. Et qui sait, les auteurs d'un premier roman seraient peut-être mieux servis, si on jugeait leur manuscrit comme tout autre ouvrage présenté à un éditeur.

Il nous importe, au fond, que de bons écrivains sortent rapidement de l'ombre.

Madeleine Monette

Libre Expression

Géographie d'amours: le voyage de l'écrivain JEAN O'NEIL au fil d'un grand fleuve.

De Saint-Benoît-du-Lac à L'Anse-Amour, l'espace est grand, les îles sont nombreuses et le Saint-Laurent coule fidèlement entre ses rives. L'écrivain JEAN O'NEIL se fait notre guide à travers ce nouveau livre qui ressemble à une croisière en trente-trois textes.

Jean O'Neil GÉOGRAPHIE D'AMOURS



Géographie d'amours de JEAN O'NEIL
Éditions Libre Expression
256 pages, 18,95\$

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

Illustrations: Gilles Archambault